

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

ANNÉE 1944

THÈSE ^{N°} 213

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

(Diplôme d'État)

PAR

Bela LÉVY

Née le 9 Août 1912, à Varsovie (Pologne)

Ancienne Externe des Hopitaux de Paris

LA COQUETTERIE
CHEZ LES ALIÉNÉS

Président : M. le Professeur LAIGNEL-LAVASTINE

LIBRAIRIE MARCEL VIGNÉ

11 et 13, Rue de l'École de Médecine

PARIS

—
1941



Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA40152004_0003

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

ANNÉE 1941

THÈSE

N°

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

(Diplôme d'État)

PAR

Bela LÉVY

Née le 9 Août 1912, à Varsovie (Pologne)

Ancienne Externe des Hôpitaux de Paris

LA COQUETTERIE CHEZ LES ALIÉNÉS

Président : M. le Professeur LAIGNEL-LAVASTINE

LIBRAIRIE MARCEL VIGNÉ

11 et 13, Rue de l'École de Médecine

PARIS

1941

LE DOYEN BAUDOUIN

I. — PROFESSEURS

	MM.
Anatomie	ROUVIERE.
Physiologie	Léon BINET.
Physique médicale	STROHL.
Chimie médicale	OLONOVSKI
Bactériologie	Robert DEBRE.
Parasitologie et histoire naturelle médicale	BRUMPT
Pathologie médicale et générale	BAUDOUIN.
Pathologie Médicale.	ABRAMI.
Pathologie chirurgicale	MONDOR
Anatomie pathologique	LEROUX.
Histologie	CHAMPY.
Pharmacologie et matière médicale	TIFFENEAU.
Thérapeutique	HARVIER.
Hygiène et médecine préventive	TANON.
Médecine légale	
Histoire de la médecine et de la chirurgie.....	LAIGNEL-LAVASTINI
Pathologie expérimentale et comparée	FIESSINGER.
Hydrologie thérapeutique et climatologie	CHIRAY.
	{ LOEPER.
Clinique médicale	{ CARNOT.
	{ CLERC.
	Marcel LABBE.
Hygiène et clinique de la première enfance	LEREBoullet.
Clinique des maladies des enfants	
Clinique des maladies mentales et des maladies de l'encé- phale	H. CLAUDE.
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques	GOUGEROT.
Clinique des maladies du système nerveux	GUILLAIN.
Clinique des maladies infectieuses	LEMIERRE.
Clinique chirurgicale	{ GOSSET.
	{ GREGOIRE.
Clinique ophtalmologique	LENORMANT.
Clinique urologique	TERRIEN.
	CHEVASSU.
Clinique d'accouchements	{ COUVELAIRE.
	{ JEANNIN.
	LEVY-SOLAL.
Clinique gynécologique	MOCQUOT.
Clinique chirurgicale infantile et orthopédie	OMBREDANNE.
Clinique thérapeutique médicale	RATHERY.
Clinique oto-rhino-laryngologique	LEMAITRE.
Clinique thérapeutique chirurgicale	
Clinique propédeutique	M. VILLARET.
Clinique de la Tuberculose	TROISIER
Clinique chirurgicale orthopédique de l'adulte.....	MATHIEU.
Clinique cardiologie	LAUBRY.
	Clovis VINCENT.
Clinique d'Assistance Médico-Sociale	N...
	HAZARD
	HOVELACQUE.
Professeurs sans chaire	{ MULON.
	{ OLIVIER.
	{ SANNIE.
	{ VERNE.

II. — AGREGES EN EXERCICE

MM.

AMELINEPathologie chirurgicale.
 BARIETYPathologie médicale.
 BENARD (Henri) .. Pathologie médicale.
 BERNARD Etienne. Pathologie médicale.
 J. BEZANÇON Hydrologie.
 BOULIN Pathologie médicale.
 BULLIARD Histologie.
 CATHALA Pathologie médicale.
 CHEVALLIER Pathologie médicale.
 COSTE Pathologie médicale.
 DOGNON Physique.
 FEY Urologie.
 FUNCKPathologie chirurgicale.
 GALLIARD Parasitologie.
 GASTINEL Bactériologie.
 DE GAUDART D'ALLAINES. Pathologie chirurgicale.
 DE GENNESPathologie médicale.
 GIROUD Histologie.
 HAGUENAU Pathologie médicale.
 HALPHEN Oto-rhino-laryngologie.
 HUGUENIN Anatomie pathologique.
 JOANNON Hygiène.

MM.

LACOMME Obstétrique.
 LANTUEJOUL Obstétrique.
 LAROCHE (Guy) ... Pathologie médicale.
 LAVIERParasitologie.
 LEMAIRE Pathologie expérimentale.
 LELONG Pathologie médicale.
 LEVEUF Pathologie chirurgicale.
 Mlle J. LEVY Pharmacologie.
 LEVY-VALENSI ... Neurologie et Psychiâtrie.
 MENEGAUX Pathologie chirurgicale.
 MOREAU Pathologie médicale.
 MOLLARET Pathologie médicale.
 MOULONGUET Pathologie chirurgicale
 MOUQUIN Pathologie médicale.
 PETIT-DUTAILLIS.. Pathologie chirurgicale
 PIEDELIEVRE Médecine légale.
 PORTES Obstétrique.
 RENARD Ophtalmologie.
 RICHT Physiologie.
 SENEQUE Pathologie chirurgicale.
 TURPIN Pathologie médicale.
 VIGNES Obstétrique.
 WILMOTH Pathologie chirurgicale.

III. — AGREGES RAPPELES A L'EXERCICE

pour le service des examens

MM.

ALGLAVE Pathologie chirurgicale.
 BUSQUET Pharmacologie.
 CHAILLEY-BERT . Physiologie.
 GUENIOTObstétrique.

HEITZ-BOYER ... Pathologie chirurgicale
 LARDENNOIS ... Pathologie chirurgicale
 NEVEU-LEMAIRE. Parasitologie.
 LE LORIERObstétrique.
 SCHWARTZPathologie chirurgicale
 VANDESCALObstétrique.

**IV. — AGREGES CHARGES DE COURS
DE CLINIQUE ANNEXE
à titre permanent.**

MM.		MM.	
ALAJOUANINE ...	} Clinique médicale.	BASSET	} Clinique chirurgicale
AUBERTIN		BROCQ	
BRULE		CADENAT	
HABROL		GATELLIER	
DONZELOT		MOURE	
DUVOIR		QUENU	
LIAN		VELTER	
PASTEUR - VALLE- RY - RADOT			
SEZARY			
MM.			
ECALLE	} Clinique obstétricale.		
METZGER			

V. — CHARGES DE COURS

MM.	
CHAILLEY-BERT, agrégé	Educacion physique.
LEDOUX-LEBARD	Radiologie clinique.
RUPPE	Stomatologie.
WEIL-HALLE	Puériculture.

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MES PARENTS

A MON MARI

A MONSIEUR LE PROFESSEUR
LAIGNEL-LAVASTINE

Professeur à la Faculté de Médecine de Paris,
Médecin des Hôpitaux de Paris,
Officier de la Légion d'Honneur,

*Qui nous a fait l'honneur d'accepter la
présidence de cette thèse, témoignage
de notre respectueuse reconnaissance.*

A NOTRE MAITRE

Monsieur le Docteur MIGNOT

Médecin Honoraire de la Maison Nationale
de Charenton et des Asiles de la Seine,

*Qui nous a inspiré l'idée de ce travail.
Hommage de notre gratitude.*

A TOUS NOS MAITRES

A TOUS NOS CAMARADES ET AMIS

INTRODUCTION

Dans ce modeste travail, nous nous proposons d'étudier les particularités de la coquetterie chez les aliénés. Les variations individuelles en sont infinies; elles peuvent pourtant se grouper en un certain nombre de catégories.

La première partie sera consacrée à la définition de la coquetterie en général, et à son historique à travers les âges et les races. La seconde partie, à la coquetterie des aliénés proprement dite.

Quelque paradoxal que cela puisse paraître, nous commencerons par la coquetterie normale, espérant montrer que sa persistance ou sa réapparition chez les malades présente un intérêt clinique.

Les chapitres suivants comprendront les Coquetteries Inadaptées, les Coquetteries Délirantes (ou Paracoquetteries) et les Coquetteries Régressives.

Enfin, dans un dernier chapitre, nous examinerons l'absence ou l'Hypocoquetterie.

Dans chaque cas, nous apporterons quelques exemples, pris parmi les malades observés à l'Asile et à la Maison de Santé de Ville-Evrard.

Enfin, nous conclurons peut-être comme Bossuet à l'occasion des choses plus graves, mais plus tristes :

« On est confondu à la fois par l'étendue du sujet et, s'il est permis de l'avouer, par l'inutilité du travail. »

« Il est plus aisé de la faire que de la
cognoistre. »

(MONTAIGNE.)

CHAPITRE PREMIER

ESSAI D'UNE DÉFINITION DE LA COQUETTERIE

Qu'est-ce que la coquetterie? C'est le désir de
plaire, dit Littré.

Le terme « besoin », serait peut-être plus exact.
Mais, désir ou besoin ne prennent de signification
précise, que quand on arrive à approfondir suffi-
samment les causes, c'est-à-dire les instincts et les
sentiments qui les créent et les dirigent. Pourtant,
avant d'étudier les raisons d'être de ce désir, nous
nous proposons d'en énumérer rapidement les di-
verses modalités.

La coquetterie peut être positive ou négative.
Positive, si elle vise à mettre en valeur des qualités
réelles mais qui risquent de passer inaperçues.

Négative, si elle cherche, au contraire, à cacher des imperfections congénitales ou acquises par la maladie ou l'usure des ans.

Quelques exemples nous aideront à préciser notre pensée. Laissons la parole à Viollet-le-Duc :

« La véritable raison du succès prolongé des hennins, c'est qu'ils faisaient ressortir la beauté et la fraîcheur du teint, et qu'ils donnaient à la peau du visage, du cou et de la poitrine, entourés de ces longs voiles diaphanes, un éclat transparent qui ne devait pas manquer de charme. »

Et la mode des robes courtes n'a-t-elle pas été créée pour faire apprécier le galbe d'une jambe impeccable et celle des robes de bal décolletées et légères, pour accentuer la grâce du corps et la perfection du teint. Il arriva même que la coquette sacrifia sa vie pour avoir voulu trop plaire.

Qui ne se souvient des vers, si souvent cités, du poète :

Elle aimait trop le bal, c'est ce qui l'a tuée.

.....

Elle est morte à quinze ans, belle, heureuse, adorée,
Morte au sortir d'un bal qui nous mit tous en deuil.

Une épitaphe, qui existait, paraît-il, dans le cimetière des Quatre-Sections, rue de Vaugirard, à la barrière de Sèvres, est fort éloquente :

1^{er} Nivôse, an XI, 6 h. du matin, 21 décembre 1802

Louise Le Fèvre

âgée de 23 ans

Victime de la mode meurtrière

Quant aux imperfections, on peut les cacher par les fards et les teintures :

Telle femme, nous dit Martial, dans sa langue imagée, devient subitement corbeau, qui tout à l'heure était cygne.

Pourtant :

Les fards ne peuvent faire

Que l'on échappe au temps, cet insigne larron.

Les ruines d'une maison

Se peuvent réparer; que n'est cet avantage

Pour les ruines du visage...

Les infirmités physiques sont peut-être plus difficiles à masquer, pourtant là encore, les artifices ne manquent pas. Tel historien nous raconte que les filles de Louis XI, ayant les pieds trop longs, inventèrent la robe à traîne; tel autre, parlant de Saint-Just, nous révèle que ce dernier n'avait adopté une cravate que pour cacher ses écrouelles (Camille Laurent : *Curiosités Révolutionnaires*).

Mais la coquetterie ne concerne pas uniquement les qualités physiques, et celui ou celle qui cherche à séduire par son bel esprit, son intelligence ou sa personnalité, est souvent bien plus coquet que le dandy vêtu à la dernière mode.

Tel ne fut-il pas le cas de M^{mo} de Staël, si l'on en croit toutes les charmantes anecdotes qui circulent à son sujet?

Il n'est pas rare, d'ailleurs, surtout depuis que la plupart des carrières et des professions sont accessibles aux femmes de voir telle jeune personne à qui la nature a refusé la grâce et la beauté, se consacrer uniquement au développement de son intelligence et de sa culture et négliger complètement sa personnalité physique. Que cet état de choses n'aille pas sans un certain degré d'amertume et de tristesse, c'est une autre question.

Dans le même ordre d'idées, on a pu constater l'absence de coquetterie chez les mystiques. Détaché des biens de ce monde, le mystique est préoccupé de problèmes autrement absorbants. Peut-être faudrait-il attribuer aux mêmes causes la naissance de la dévotion et l'absence de coquetterie : malformation physique ou déception sentimentale, car s'il n'existe pas de coquetterie mystique, il existe, bel et bien, une coquetterie ecclésiastique.

Le désir de plaire, n'est pas, comme on aurait tendance à le croire, l'apanage de la femme seule. L'homme sait, également, prêter oreille aux conseils de la coquetterie :

« M. de Monto, lisons-nous dans les *Anecdotes historiques de la Médecine* (t. II, p. 183), parle dans

son traité d'hydropisie, d'un capitaine anglais, qui exigeait de ses soldats qu'ils serrassent fort leurs jarretières, afin d'offrir aux yeux une jambe mieux faite... »

Evidemment, l'homme ne se farde pas comme la femme. Pourtant, il existe une forme de coquetterie masculine, qui pourrait être l'équivalent du maquillage et c'est le tatouage, surtout le tatouage tel que le pratiquent certains peuples primitifs.

« L'homme le plus brut, a écrit Théophile Gautier, sent, d'une manière instinctive, que l'ornement trace une ligne infranchissable de démarcation entre lui et l'animal, et quand il ne peut broder ses habits, il brode sa peau. »

Il est incontestable que l'homme autant que la femme désire plaire, mais il n'emploie pas toujours les mêmes procédés. Pourtant, il serait peut-être inexact de dire, avec Théophile Gautier, qu'il existe une barrière infranchissable entre eux et l'animal.

Ecoutons Audubon nous raconter les amours de l'alouette des prés :

« On voit chaque mâle s'avancer d'un pas imposant et mesuré, fouettant de la queue, l'étendant de toute sa largeur, puis la refermant, ainsi qu'un éventail aux mains d'une brillante demoiselle... »

Mais quel est donc le *primum movens* de cette coquetterie, de ce désir de plaire, auquel nul ne semble pouvoir échapper?

D'après la loi de la sélection naturelle, l'amour seul est à la base de tout désir de plaire. La Loi de la Coquetterie et la Loi de Combat sont les deux grandes lois de l'amour. Il en est ainsi surtout dans l'ordre des oiseaux, qui, d'après Letourneau (*Evolution du mariage et de la famille*, ch. I^{re}), sont les plus amoureux des vertébrés.

« Les moyens esthétiques leur sont d'un grand secours, écrit-il; ils en ont plusieurs : tout d'abord la beauté et l'art de la mettre en relief, puis la douceur du chant, d'autres encore. Souvent la force est par eux mise de côté; c'est par les yeux et les oreilles, que les mâles, férés d'amour, tâchent de captiver leurs femelles. »

Certains oiseaux ne se contentent pas de leurs ornements naturels, si éclatant que puisse être leur plumage. Ils donnent carrière à leur besoin d'esthétique, d'une manière qu'on peut appeler humaine.

Il semble donc, d'après ces auteurs, que la coquetterie ne puisse exister sans un but intéressé, un seul et unique, d'ailleurs : l'amour et partant la reproduction.

Cependant, la définition même que l'Encyclopédie (XVII, 766) donne de la coquette, est en contradiction avec cette hypothèse :

« Une femme galante, dit-elle, veut qu'on l'aime et qu'on réponde à ses désirs; il suffit à une coquette d'être trouvée aimable et de passer pour belle. »

D'autres philosophes encore ne sont pas de l'avis de Darwin.

Hartmann, dans sa *Philosophie de l'Inconscient*, fait remarquer que les plus belles fleurs de nos jardins sont stériles et ne peuvent être perfectionnées par voie de reproduction sexuelle.

« Faut-il avoir beaucoup vécu et longtemps regardé autour de soi, dit Braunschvig, pour s'être aperçu que bien souvent l'amour chez les êtres humains, se passe très aisément de beauté? »

Jules Romains émet une opinion similaire :

« Certains esthéticiens, dit-il, raisonnent faux quand ils prétendent que l'homme ne juge la femme si belle, que parce qu'il la désire; tout notre sentiment de la beauté, n'étant selon eux, qu'une illusion ou une transposition de l'instinct sexuel. J'accorde qu'il la désirerait peut-être, même si elle n'était pas si belle. (D'ailleurs le Hottentot désire sa Hottentote.) Mais elle serait encore belle, même s'il ne la désirait pas. »

Il faut donc interpréter, d'une autre manière, la relation que fréquemment, sinon toujours, nous

constatons dans la nature entre la beauté des êtres et leur instinct de reproduction. Là où Darwin a cru voir un rapport de moyen à fin, on peut ne voir qu'une coïncidence. Si la plupart des êtres, plantes et animaux se parent d'un vêtement de beauté au moment où ils sont mûrs pour la génération, c'est qu'alors ils arrivent à leur plein épanouissement. Jusque-là, ils ont consacré toutes leurs forces à assurer leur conservation, mais à présent qu'ils ont des forces de reste, ils les emploient à satisfaire leur plus profond désir, leur désir de beauté.

Cette tendance des êtres à la beauté, les nécessités de l'existence, le plus souvent la contrarient et l'entravent : elle ne se manifeste librement que du jour où le besoin impérieux d'assurer la conservation de leur vie n'opprime plus les êtres.

Ainsi ce n'est pas en vue de la reproduction que la beauté s'épanouit parmi les êtres, mais cet épanouissement de leur beauté coïncide simplement avec l'époque marquée pour leur reproduction. Et l'on peut dire que l'apparition de cette beauté, tout comme l'éveil de cet instinct de reproduction, en somme, a pour cause la plénitude de vie dont regorgent les êtres, une fois parvenus à leur plus haut degré de développement physique.

Ni l'amour n'est donc la fin de la beauté, ni la beauté la fin de l'amour. Mais tout comme l'amour, en portant la vie des êtres à son plus haut degré d'intensité, peut ajouter à la beauté, la beauté, qui est justement l'expression de la vie surabondante, peut servir et favoriser l'amour.

En effet, l'observation montre qu'en général, l'épanouissement de la beauté coïncide avec le complet développement du corps : la beauté devient donc le signe manifeste de la maturité féconde. D'autre part, comme ordinairement les êtres, en même temps qu'ils sentent la poussée aveugle de l'instinct sexuel, subissent le charme de la beauté, cette beauté devient chez ceux qui la possèdent et la font valoir par leur coquetterie, un moyen très commode pour plaire et attirer.

Et c'est peut-être ce qui explique l'absence de coquetterie chez la vieille femme et chez le jeune enfant. Pourtant, des exceptions dans les deux sens sont plus que fréquentes : elles confirment la règle.

Il est intéressant de remarquer que beauté et coquetterie sont l'apanage des mâles dans la nature. C'est l'inverse chez l'homme, sauf chez l'homme primitif. C'est que chez les animaux, c'est la femelle seule qui élève et nourrit ses petits. C'est à elle donc de se défendre de l'assaut du mâle oisif. Et c'est

ainsi qu'il n'y a pas de vieilles filles chez les animaux, mais il y en a malheureusement chez les humains.

Une telle conception de la coquetterie peut paraître élégante, elle n'en soulève pas moins des objections. Il est flatteur, certes, de penser qu'un de nos désirs les plus profonds est le désir de beauté, mais s'il est vrai que l'instinct esthétique rend une femme coquette et désireuse de plaire, comment ce même instinct expliquera-t-il la coquetterie d'un intellectuel ou d'une femme savante?

Plaire ne veut pas toujours dire : vouloir être beau, comme d'ailleurs il ne veut pas toujours dire : vouloir être aimé.

Il est malheureusement un autre sentiment de la nature humaine, peut-être encore plus profond que notre instinct de beauté et qui est notre amour-propre, ou mieux encore notre vanité.

La jeune fille instruite, mais laide, la dame dont les rides disparaissent sous la baguette magique d'un chirurgien, le roi au front dégarni qui arbore une perruque, la fille aux longs pieds qui lance la mode des robes à traîne, ou celle au contraire, dont le mollet avantageux invente la robe légère et courte, veulent tous échapper à la hantise de l'infériorité, à la souffrance de l'orgueil blessé, affirmer leur supériorité.

Que voilà une raison bien triste de la coquetterie. Heureusement que les bêtes et les plantes sont là pour nous prouver qu'elle n'est pas toujours la seule vraie. S'il est exact que la vie et l'activité de la plante obéissent à un instinct esthétique, s'il est exact que l'oiseau se met en beauté pour recevoir sa femelle, quelle qu'en soit la raison, elle n'est certes pas faite que de vanité.

Et ce qui est vrai pour les oiseaux et les plantes, ne le serait-il pas vrai pour l'homme?

Les instincts semblent être les mêmes dans tout le règne animal, l'homme compris. Ce qui varie, ce sont leurs manifestations ou, si l'on peut dire, leur mise en pratique.

Nous en arrivons donc à cette conclusion qu'aucune des raisons invoquées précédemment n'explique par elle seule la coquetterie. Et nous pourrions en invoquer d'autres encore, qui toutes finiraient par être refutées. Est-ce à dire qu'aucune n'est valable? On aurait envie de répondre : au contraire, toutes le sont.

La coquetterie est l'effet d'un ensemble de causes, qui se combinent dans des proportions variables, selon les individus et on est plus près de la vérité en parlant des Coquetteries plutôt que de la Coquetterie.

Il n'est pas de manière de sentir, de penser et d'agir qui soit commune à tous les hommes et dont la connaissance nous permette la prévision des comportements.

Or, si c'est vrai pour le normal, c'est encore plus vrai dans le domaine du pathologique.

Mais la coquetterie n'est pas uniquement une manifestation individuelle. Elle est conditionnée par le milieu social dans lequel elle se produit, comme le sont d'ailleurs tous nos états affectifs :

« Les états affectifs forts sont, en effet, dit BLONDEL, assez rarement le fait d'individus isolés. La solitude appauvrit en général, non seulement l'expression extérieure de nos émotions, nos pleurs, nos rires, nos cris et toute notre mimique, mais le jeu même de représentations et de sentiments qui les sous-tendent. Si cependant nos émotions se développent hors de la présence d'autrui, c'est que nous subissons incessamment le mirage de la vie en commun qui nous est si naturelle, c'est que notre imagination est toute peuplée de spectateurs et d'auditeurs imaginaires devant lesquels nos émotions alors se déploient... »

Et ce sentiment de communion affective avec autrui n'est nulle part plus éclatant que pour les sentiments moraux, sociaux, esthétiques et religieux.

Et c'est quand les manifestations de nos instincts ou de nos sentiments échappent trop à la règle générale, quand on sent qu'il y a rupture entre le Monde extérieur et le Monde intérieur, qu'on rentre dans le domaine du pathologique.

Ce sont ces manifestations pathologiques de la Coquetterie que nous nous proposons d'étudier dans ce travail.

CHAPITRE II

RAPIDE COUP D'ŒIL SUR LA COQUETTERIE A TRAVERS LES AGES

La Coquetterie est vieille comme le monde. De tout temps le désir de plaire a fait imaginer aux hommes, et surtout aux femmes, maints artifices pour suppléer à la beauté absente ou pour rajeunir des charmes quelque peu décrépits.

L'Écriture nous rapporte que Jézabel, ayant appris l'arrivée de Jéhu à Samarie, « plongea ses yeux dans le fard » afin de plaire à l'usurpateur.

Qui ne se souvient des vers, si souvent cités, du poète :

Ses malheurs n'avaient point abattu sa fierté;
Même elle avait encor cet éclat « emprunté »
Dont elle eut soin de « peindre » et « d'orner » son visage,
Pour réparer des ans l'irréparable outrage.

L'Égypte est le pays de l'Antiquité qui a le plus consommé de fards, de pommades et de parfums.

Henry de Morant raconte, dans *La Nature*, quelques scènes de toilette de l'ancienne Égypte :

A la V^e dynastie (vers 2500 av. J.-C.), on voit figuré dans son tombeau le seigneur Ptahhetep, assis, entouré de serviteurs dont l'un lui présente un frottoir pour les mains, un autre lui met sa perruque, un troisième apporte un nécessaire de toilette et lui oint les pieds.

A la XI^e dynastie (vers 2200 av. J.-C.), un fragment de stèle de la dame Ipwet (au British Museum) montre ce sujet inattendu de la défunte assise tenant de la main gauche un miroir, et de la droite un linge avec lequel elle applique une crème de beauté sur sa figure.

A la XVIII^e dynastie (vers 1470 av. J.-C.), l'on voit dans la tombe de Rekhminé une réception chez ce grand vizir. De jeunes servantes s'empressent auprès des dames, les parent de couronnes et de colliers de fleurs, une autre arrange une coiffure. L'une d'elles oint les bras d'une dame avec un onguent contenu dans un vase que lui tend une deuxième. Des serviteurs s'occupent de parer les messieurs. Pendant ce temps, des rafraichissements circulent et une artiste accorde sa théorbe. Cette scène est si vivante que l'on croit entendre les papotages des mondaines et les intrigues des fonctionnaires en mal d'avancement.

Les Assyriens n'étaient pas moins avancés que les Égyptiens dans l'art de la coquetterie, à en juger par les nombreux vases à parfums et à cosmétiques retrouvés dans les ruines.

Mais c'est aux courtisanes grecques que revient la palme dans l'art de se maquiller. Nous nous permettons de rapporter une anecdote qui, sinon véridique, n'en est pas moins démonstrative :

Après un souper offert par le célèbre sculpteur Praxitèle, les invités se mirent à jouer aux rois. A tour de rôle, femmes et hommes donnaient des ordres qui devaient être exécutés par tous les assistants.

Lorsque vint le tour de Phryné, celle-ci s'avisa de faire apporter de l'eau fraîche et d'ordonner à toutes les dames de se laver le visage; et, tandis que celui de Phryné brillait de tout l'éclat d'une beauté fraîche et naturelle, les autres femmes présentaient un aspect lamentable.

Chez les Romains, à l'époque d'Auguste, la pâleur était à la mode. Elle donnait aux femmes un air maladif qui inspirait la compassion. Cette compassion, chez certains, pouvaient se transformer en un sentiment plus tendre :

Palleat omnis amans : hic est color aptus amanti
Hanc ut qui videat, dicere posset « Amat ».

(OVIDE.)

Et pour atteindre cette pâleur merveilleuse, les coquettes allaient jusqu'à boire du cumin. Horace, dans ses *Epîtres* (livre I, ép. XIX, vers 18), nous révèle cette particularité :

Pallerem casu, biberent exsangue cuminum.

D'autre part, d'après Pline (*Hist. nat.*, XIII, 20), les Romains usaient si largement de parfums, que l'approche d'une dame frappait tous les passants, quelque préoccupés qu'ils fussent ailleurs, par les odeurs qui s'exhalaient de ses cheveux et de ses vêtements.

Horace dit à Canidia (Epod. XII) :

Tuis capillus albus est odoribus.

« L'amour frivole de la parure n'entraîne pas seulement les femmes, dit Saint-Clément d'Alexandrie, mais les hommes mêmes, tant le luxe a fait parmi nous de progrès affreux et rapides. »

Et les plaintes de saint Jérôme contre les chrétiennes frivoles qui se montrent en public « avec des yeux cernés au pinceau, avec un teint blanchi à la céruse, avec des lèvres et des joues enduites de fard », témoignent assez de la coquetterie des femmes de son temps.

Pendant tout le cours du Moyen Age, l'usage de se farder et de se parfumer ne cessa d'être admis. Comme les châtelaines menaient une vie fort retirée et allaient rarement à la ville, où se trouvaient les boutiques, des merciers ambulants se chargeaient de leur fournir tous les objets nécessaires à leur toilette.

En voici la description, tirée d'un poème du XIII^e siècle, dans lequel le colporteur énumère tout ce qu'il vend :

« J'ai, dit-il, tout l'attirail qui sert à la toilette d'une femme : des rasoirs, des pinces, des glaces, des brosses à dents, des cure-dents, des bandeaux, des fers, des nattes, des peignes, des miroirs, de l'eau de rose pour s'embellir, du coton pour se rougir, du fard pour se blanchir. »

« Mes damoyselles, tonne Jean Clérée, vous vous fardez le muzequin quantum volueris, et portez le musc tant que l'on vous suyve au trac. »

(*La Vie au temps des libres Prêcheurs*, Méray, t. II) Sous le règne du roi Henri III, les hommes surpassent les femmes dans l'art de s'arranger et de se parer.

Les chroniqueurs du temps nous donnent, à cet égard, les renseignements les plus circonstanciés :

« Le 29 octobre, écrit l'Estoile, le roy arriva à Olinville en poste, avec la troupe de ses jeunes mignons fraisés et frisés, avecq les crestes levées, les rattepenades en leurs testes, un maintien fardé avecq l'ostentation de mesure, peignés, drapés et pulvérisés de pouldres violettes, de senteurs odoriférantes, qui aromatisaient les rues, places et maisons où ils fréquentaient. »

De telles habitudes chez les hommes et chez les femmes ne peuvent disparaître en un jour.

Sous Louis XIV, les dames se fardent outrageusement, au point que La Bruyère ne craint pas de les railler :

« Si les femmes, écrit-il, étaient telles naturellement qu'elles le deviennent par artifice, qu'elles perdissent en un moment toute la fraîcheur de leur teint, qu'elles eussent le visage aussi allumé et aussi plombé qu'elles se le font par le rouge et par la peinture dont elles se fardent, elles seraient inconsolables. » (*Caractères*, ch. III.)

Au siècle du roi galant et plus tard sous la belle Marie-Antoinette, la toilette est la « grande affaire ».

On est tout étonné de lire les lignes qui suivent dans « L'Histoire d'un voyage littéraire fait en M.D.C.C., XXXIII, en France, en Angleterre et en Hollande » (La Haye, Adr. Moentjeus, 1736, in-12) :

« Je passai, écrit l'auteur, une partie de l'après-midi aux Tuileries, occupé à réfléchir sur les différents objets qui se présentèrent à mes yeux. Deux objets y frappent tout œil étranger : l'un, c'est l'énorme grandeur des paniers; l'autre, le rouge, appliqué avec trop de prodigalité sur les joues des dames... Pour ce qui regarde le rouge du visage, je puis assurer qu'il y en a tant de profusion, qu'on

a de la peine à distinguer les traits. » Il n'en est aucune à laquelle on ne puisse appliquer ces vers :

Par le soin que Lise prend
Et du plâtre et des pommades,
Les visites qu'elle rend
Sont autant de mascarades.
Pour elle, soit bien, soit mal,
Il est toujours carnaval.
Au logis et dans la rue
Nous la voyons chaque jour
Et jamais ne l'avons vue.

La Révolution semble ne pas devoir laisser aux coquettes le temps de s'attifer. Cependant, un almanach du temps (1791, *Les Etrennes mignonnes, curieuses et utiles*), nous apprend que l'éditeur, domicilié rue des Bernardins, vend, au prix de 1 livre 10 sols et de 3 livres, une pommade cosmétique, dont les principales propriétés sont de blanchir la peau, de lui donner la fraîcheur de l'adolescence et d'empêcher les rides. Ne croirait-on pas lire une de ces réclames qui encombre la quatrième page de nos journaux de modes ?

Sous le Directoire, on revient aux modes antiques, et l'on cherche à imiter, en tout ce qui concerne l'art de plaire, les Grecs et les Romains.

M^{me} Tallien, si l'on en croit les anecdotes, plonge son beau corps dans du lait rougi de fraises et de

framboises; quant à la Belle Joséphine, elle a commencé jeune à se farder, si nous en croyons cette épigramme de Lebrun :

Eglé n'a que deux petits travers :
Elle fait son visage et ne fait pas ses vers.

(*Les Almanachs de la Révolution*,
Wëlschinger.)

Sous la Restauration, la parfumerie française invente de nouvelles recettes : c'est l'eau de Cologne du célèbre Jean-Marie Farina qui fait fureur, et le vinaigre du fameux Bully.

Ainsi, on peut donc conclure, qu'à aucun moment de l'histoire, ni les femmes ni même les hommes, n'ont cessé de penser à leur extérieur. La parure, les parfums, les fards ont été mis en œuvre.

Quant à l'époque actuelle, il semble qu'on ait suivi à la lettre les conseils que donnait Baudelaire, dans un article, pourtant peu connu, croyons-nous, publié dans *le Figaro*, le 9 décembre 1863 :

« Le maquillage n'a pas à se cacher, à éviter de se laisser deviner; il peut, au contraire, s'étaler, sinon avec affectation, au moins avec une espèce de candeur. »

« Le Beau, c'est l'étonnant. »

(BAUDELAIRE.)

CHAPITRE III

RAPIDE COUP D'ŒIL SUR LA COQUETTERIE A TRAVERS LES RACES

Les Nègres n'ignorent pas l'usage de la pommade et souvent même ils en abusent.

Les Vouazaramos, qui habitent en face de Zanzibar, enduisent leurs cheveux d'une couche de terre ocreuse, délayée dans de l'huile de Sésame et de ricin. Avant que cette pâte ne soit sèche, on divise la chevelure en une foule de petits tortillons, à l'extrémité desquels on applique une pommade en lui donnant la forme de petites boulettes. La tête est ainsi entourée d'un cercle de fines mèches qui se terminent toutes par des sortes de gouttelettes rouges.

Les femmes, au lieu de s'étirer les cheveux et de les diviser en petits tortillons, les disposent en

deux grosses touffes hémisphériques, séparées par une raie qui s'étend du front à la nuque. Il en est qui remplacent les houppes sphériques par de petites houppes allongées, simulant ainsi deux oreilles pointues. (Burton.)

Les Dinkas, sur les rives du Nil Blanc, tirent une grande vanité de leur chevelure et passent la majeure partie de leur temps à la soigner. Ils arrivent à lui donner un ton d'un rouge fauve en la lotionnant avec de l'urine de vache ou en y appliquant, d'une manière prolongée, un mélange de cendres et de bouse de vache.

Les Négresses du Congo attachent également une grande importance à leur coiffure. Parfois, elles tressent leurs cheveux de manière à en faire un véritable chapeau d'homme, ou bien, elles les divisent en touffes dont le bord est entouré d'une natte. Souvent aussi, elles les font retomber sur les épaules en une série de petites nattes.

Les habitants de la Nouvelle-Calédonie et des îles adjacentes, transforment souvent la couleur naturelle de leurs cheveux en une teinte jaune ou rouge vif. Des coraux calcinés, broyés et pétris avec de l'eau de mer, les cendres de divers végétaux sont employés pour obtenir ce résultat. Les Gaulois, faisaient, dit-on, de même, et l'on sait que, de nos jours, des procédés analogues sont encore mis en

œuvre dans le même but. N'est-il pas singulier de voir les derniers raffinements de la coquetterie moderne aboutir à un genre de parure qui fut en usage chez nos ancêtres barbares, qui l'est encore chez les sauvages Papous?

A La Havane, les dames se parent avec des coléoptères lumineux, les Pyrophores, enfermés dans des sachets de gaze; quand leurs « cocuyos », comme elles les appellent, ne brillent plus, elles les excitent en les secouant. De retour du bal, elles font prendre un bain à leurs insectes et, pour les réconforter, leur donnent à sucer des morceaux de sucre de canne.

Il est piquant de remarquer, à ce propos, qu'à une période de notre histoire, on a eu aussi le goût des insectes vivants et quels insectes... des puces. Oui, les puces que tant de personnes ont en dégoût et qui ont, cependant, excité la verve de divers poètes :

Pucelette noirelette,
Noirelette pucelette,
Plus mignonne mille fois
Qu'un agnelet de deux mois
Et mille fois plus mignonne
Que l'oisillon de Véronne,
Comme pourra mon fredon
Immortaliser ton nom.

(COURTIN DE CISE,
cité par Henri Coupin.)

A la fin du XVII^e siècle, certaines femmes avaient pris la mode d'élever une belle puce attachée à une chaîne d'or ou d'acier, d'une finesse extrême. Il paraît qu'un Anglais avait fabriqué une chaîne et un cadenas, tous deux si petits et si légers que la puce les soulevait en sautillant. (H. Coupin.)

Sur les bords de l'Obi, une longue chevelure est regardée comme un ornement du beau sexe. Cette opinion encourage la supercherie et, pour allonger leurs tresses, les femmes ostiaques multiplient les ornements en ayant soin d'insérer des touffes de cheveux entre les morceaux d'étoffe, afin de rendre l'illusion complète. (Rabot.)

A l'île de Java, la maigreur des femmes est en honneur; aussi, pour avoir la « ligne », n'hésitent-elles pas à manger de la terre argileuse réduite en pâte avec de l'eau, puis séchée au feu. Cette préparation prend le nom « d'ampo » et se vend sur les marchés publics. Le désir d'être belles ferme les yeux des Javanaises sur les suites pernicieuses de cet usage, qui, par l'habitude, devient un besoin dont il leur est difficile de se sevrer. Elles perdent l'appétit et ne prennent plus qu'avec dégoût une petite quantité de nourriture. (de Humboldt.)

Semblable coutume se retrouve d'ailleurs sur les bords de l'Amazone, mais aussi chez les Ottomacs, qui vivent dans les contrées de l'embouchure de

l'Orénoque et se nourrissent, durant plusieurs saisons de l'année, d'une espèce d'argile grasse et ferrique, dite « poya ». (H. Coupin.)

Tels sont quelques-uns des moyens dont use la coquetterie des races non européennes. On pourrait, certes, passer en revue tous les peuples de l'Ancien et du Nouveau Continent, et leur façon de satisfaire l'universel désir de plaire ne manquerait probablement pas de nous faire sourire ou de nous étonner, mais ceci n'est pas notre but.

Aussi, si nous avons cité quelques-unes de ces mœurs pittoresques, c'est parce que certaines rappellent étrangement les usages en honneur chez une catégorie de nos aliénés. Nous y reviendrons plus longuement dans le chapitre intitulé : « Des Coquetteries régressives ».

Quant à savoir ce que devient la coquetterie chez les aliénés du Zanzibar ou de l'île de Java, nous ne saurions guère l'imaginer.

CHAPITRE IV

LES COQUETTERIES NORMALES

C'est un paradoxe, semble-t-il, de commencer l'étude de la coquetterie des aliénés par les coquetteries normales.

Pourtant, l'aliéné n'est pas forcément un individu débraillé ou arrangé d'une façon extravagante.

Une coquetterie, que nous qualifierons de banale, se voit fréquemment :

soit qu'elle ait persisté,

soit qu'elle ait reparu après une éclipse plus ou moins longue,

soit qu'elle ait tout simplement apparu alors qu'elle n'existait pas auparavant.

La persistance de la coquetterie témoigne de deux ordres de facteurs :

Chez une première catégorie de malades, elle signifie une persistance de contact avec la réalité et, malgré une certaine activité délirante et halluci-

natoire, une absence d'altération de la personnalité.

Tel est le cas, par exemple, de M^{me} Ch., internée le 26 juin 1939, avec le certificat du Docteur LÉVY-VALENSI, conçu de la façon suivante :

PREMIERE OBSERVATION

Est atteinte de délire chronique ayant débuté il y a 4 ans par des interprétations délirantes : on a essayé de l'empoisonner, on a pollué l'eau de sa toilette, tous les malaises éprouvés sont provoqués, on a infecté une plaie au pied de son fils et ceci a déterminé un accident d'auto; des gens l'ont suivie dans la rue; elle est traquée depuis un an. Depuis janvier surtout : syndrome d'automatisme mental; hallucinations psychiques incessantes. On la menace, on lui annonce la mort prochaine de ses enfants, on converse avec elle sans arrêt. Commentaires de la pensée et des actes. Elle n'est jamais seule. Depuis deux mois : action d'ondes, de courants électriques, de rayons déterminant des douleurs, des brûlures. Etat anxieux secondaire avec périodes d'agitation sur place, changement d'hôtels, de maisons de santé.

Croit à une mystification dirigée par sa sœur. D'après son fils, aurait voulu faire éclater un obus rapporté du front, jeté du papier enflammé dans la rue, aurait insulté un ouvrier par la fenêtre.

Cette malade, avec son consentement, a été placée depuis le 17 avril à la maison de santé de Saint-Mandé, où elle jouit d'une certaine liberté. Elle a révélé hier qu'elle possédait un revolver qu'elle venait de prendre chez elle dans l'intention soit de se tuer, soit de se défendre. Elle

a renouvelé ses déclarations devant nous. Bien que, naturellement, le revolver lui ait été retiré, nous croyons que cette malade, quoique son fonds mental soit par ailleurs normal, est susceptible d'être dangereuse pour elle-même...

M^{me} Ch. a été très femme du monde, tenant salon. Elle a conservé à la Maison de Santé de Ville-Evrard, où elle est internée actuellement, l'habitude de changer de toilette deux ou trois fois par jour. Elle est toujours coiffée très correctement, poudrée et maquillée très légèrement. D'ailleurs, M^{me} Ch. a une distinction naturelle, les vêtements les moins beaux sont portés par elle avec beaucoup d'aisance et d'élégance. Elle parle au médecin comme si elle le recevait dans son salon, ce qui ne l'empêche nullement, par ailleurs, de récriminer contre sa sœur qui lui joue les pires tours, de parler seule dans sa chambre et d'y casser parfois un carreau quand elle est très hallucinée, de monter au grenier pour vérifier si « les machines y sont toujours ».

Un autre cas de coquetterie normale est présenté par M^{lle} M. Ce n'est plus une coquetterie créée par un *modus vivendi* d'élégance, comme c'est le cas de M^{me} Ch., mais plutôt imposée par des exigences professionnelles. M^{lle} M. est, en effet, artiste et de mœurs fort légères par goût et par besoin d'argent.

DEUXIEME OBSERVATION

Entrée dans le service le 1^{er} mars 1940, venant de Sainte-Anne, où elle a été internée le 26 février 1940 pour déséquilibre mental et toxicomanie. Tentative de suicide au gardénal. Syphilis ancienne. A déjà fait des tentatives, ou, tout au moins, des menaces de suicide au cours d'un de ses séjours à Henri-Rousselle pour désintoxication. Prend habituellement de l'héroïne.

Existence de déséquilibrée. S'est sauvée à l'âge de 15 ans d'un couvent où elle était pensionnaire et, engagée comme danseuse nue, a depuis lors parcouru tous les pays du globe en tournées « artistiques ».

A essayé toutes les drogues possibles et s'est spécialisée depuis trois ou quatre ans dans l'héroïne en piqûres. Nombreuses cicatrices d'abcès sur les cuisses. Type de « coquette sale ».

Très maquillée, se parant avec ostentation de rubans dans les cheveux, de bracelets, etc.; mais les ongles sont noirs sous le rouge, la peau est d'une propreté douteuse sous la poudre, les dessous (fouillés par les infirmières parce qu'on l'avait suspectée de continuer à se droguer) d'une saleté repoussante.

Mais la coquetterie banale peut se voir aussi chez une catégorie de malades toute différente.

En effet, nous avons remarqué une Paralytique Générale, dont toute l'activité intellectuelle se borne à marmonner quelques injures à moitié incompréhensibles et qui, pourtant, fait sa toilette très consciencieusement, se coiffe très correctement et se met de la poudre.

Certains déments précoces mêmes sont soucieux de leur mise et adaptent leurs toilettes aux saisons.

Chez eux, la persistance de la coquetterie est l'automatisme du geste acquis, sinon du besoin, et qui persiste, comme persiste l'habitude de manger ou de fumer.

Et c'est en ce sens qu'on peut qualifier leur coquetterie de « physiologique », sinon de normale.

A côté de la persistance de la coquetterie, il y a sa « réapparition ». Cette réapparition, après une plus ou moins longue absence, a une certaine valeur clinique, car elle est le premier pas vers la convalescence.

Nous en reparlerons plus longuement dans un prochain chapitre, consacré aux hypocoquetteries.

Mais il n'y a pas que la réapparition. Il y a parfois tout simplement « une apparition » de la coquetterie.

Deux ordres de causes la déterminent :

Une première cause est l'esprit d'imitation, la contagion de l'exemple, favorisés par l'encasernement des malades et surtout par l'oisiveté asilaire. C'est ainsi, qu'à un moment donné, on pouvait voir, en faisant de bonne heure la visite à l'Infirmierie de la Section Féminine de l'Asile, suivant l'exemple de M^{lle} M., quatre ou cinq malades, jeunes, plutôt jolies, lucides, poser consciencieusement des bigou-

dis, ou bien exposer au soleil leurs pieds nus, afin de faire sécher un vernis rouge vif dont elles avaient enduit les ongles de leurs orteils.

D'ailleurs, la contagion allait même plus loin : toutes ces malades avaient adopté une même attitude coquette et maniérée avec les médecins, et l'une d'elles, oubliant son mari, se laissait faire la cour par un jeune voyou, ami de M^{lle} M. et qui venait lui rendre visite en se faisant passer pour son beau-frère.

Une autre cause est la suggestibilité de certaines malades débiles.

Tel est le cas, par exemple, de Parisette de l'Asile de Moisselles, atteinte de débilité profonde, âgée de 60 ans, gourmande, sale, mais couverte de bijoux de pacotille, très maquillée. Les infirmières et les autres malades l'avaient persuadée, sans trop de difficulté d'ailleurs, que le chef cuisinier était amoureux d'elle, aussi se maquillait-elle pour lui plaire et attendait, avec patience, le jour lointain et problématique de l'hyménée.

Nous voyons donc que la coquetterie normale est loin d'être bannie des asiles. Mais si intéressant qu'il soit de constater son existence et d'essayer d'en analyser les causes, il n'est pas moins intéressant et instructif d'étudier ses variations.

Aussi, c'est à cette étude que nous consacrerons nos suivants chapitres.

CHAPITRE V

LES COQUETTERIES INADAPTÉES

Point n'est besoin d'aller chercher dans un asile les accoutrements qui fassent sourire. Il suffit de s'asseoir parfois à la terrasse d'un café des Boulevards.

Et il nous est arrivé presque à tous d'avoir, dans nos relations, des personnes fort aimables et fort sensées qui n'avaient d'extravagant que leur mise.

Il existe une coquetterie spéciale des rapins et des artistes : cheveux longs, culottes en velours à côtes, chapeau à larges bords, etc. Cette coquetterie est parfois un véritable uniforme : elle permet de rattacher, d'un seul coup d'œil, ceux qui la pratiquent à leur corporation. On peut dire d'elle : que c'est un habit qui fait le moine. Elle est un moyen d'affirmer leur personnalité et parfois le seul. Signe d'orgueil et de non-conformisme, elle est aussi signe de déséquilibre constitutionnel.

Les modalités des coquetteries inadaptées sont multiples, nous essaierons de classer celles qui concernent nos malades.

La coquetterie, qui frappe de prime abord, dans un milieu asilaire, est celle qui est « inadaptée à ce milieu ».

En voici un exemple :

M^{me} A..., née le 9 mars 1892. Internée le 13 septembre 1935, avec le certificat suivant : « Déséquilibre psychique, perversions instinctives. Amoralité foncière. Toxicomanie récidivante. Héroïne. Arrestation pour vol et tentative d'escroquerie au préjudice d'un magasin où elle a dérobé une boîte en étain qu'elle voulait se faire rembourser. Misère. Besoin d'argent pour vivre et se procurer la drogue. Tentative de suicide par absorption de gardénal. Lettres adressées à sa sœur et annonçant son intention de suicide. Longue histoire de déséquilibrée, perverse, toxicomane. Six condamnations pour vol et trafic de stupéfiants. Trois internements (le premier dans l'enfance; placement à la Fondation Vallée de 1900 à 1908; les deux autres en 1930 et 1932).

« Un autre passage à l'Infirmerie en 1934. Actuellement, semi-confusion, intoxication gardénalique. Renseignements imprécis par mythomanie autant que par troubles de la mémoire. Titubation. Dysarthrie toxique. Nombreuses cicatrices aux cuisses. Tuberculose pulmonaire peu évolutive. Incapacité de vie sociale en liberté, malgré toutes les tentatives familiales et amicales relatées au dossier. »

Placée d'abord à l'asile de Perray-Vaucluse, les revendications de la malade, qui réclamait le droit de répondre

de ses actes devant la justice, nécessitèrent une expertise. Celle-ci conclut au maintien à l'asile.

Les troubles du caractère et du comportement (récriminations, menaces, propos d'une méchanceté raffinée contre le médecin, le personnel, les malades, exigences impossibles à satisfaire, envoi clandestin de lettres susceptibles de porter préjudice à des tiers ou de troubler l'ordre public, tentatives réitérées et théâtrales de suicide) nécessitèrent le transfert à Ville-Evrard le 4 février 1939, puis dans le service Henri-Colin à Villejuif le 28 août 1940.

La malade a toujours gardé une présentation qui répond à l'idée qu'elle se faisait d'elle-même : celle « d'une grande artiste lyrique », victime de la conspiration des magistrats et des médecins. Abord hautain, cheveux décolorés, courts et formant d'innombrables bouclettes grâce à l'usage de quantité de bigoudis très serrés; pâleur du teint sur laquelle se détachent le rouge des lèvres et le noir des paupières et des cils. Attitudes et paroles étudiées, langage emphatique, avec diction de scène. Dans le paroxysme de ses colères ou de ses désespoirs, la malade garde le soin d'employer des termes rares qu'elle emploie souvent à contresens, mais dont elle fait valoir toutes les syllabes. Lorsqu'enfin une larme perle entre ses paupières, un geste délicat de son mouchoir évite qu'elle ne dilue et entraîne le rimmel.

Ce n'est pas qu'en soi, cette coquetterie présente des particularités très marquées, et on pourrait la considérer comme une simple conservation d'habitudes acquises, conditionnées par le *modus vivendi*; mais ce qui la distingue d'une coquetterie normale, sinon banale, c'est l'inutilité de toute cette mise en

scène, l'incompréhension totale de l'effet produit, l'insoumission et l'inadaptation au milieu. Ce qui la distingue d'une coquetterie normale, ce n'est pas un abîme, c'est une nuance et c'est parfois plus.

Une deuxième modalité de coquetteries inadaptées est représentée par des coquetteries dont le but est bien le désir de plaire, mais dont la conception du beau est totalement différente de la conception commune. Les malades, à force de vouloir s'arranger, s'enlaidissent ou se rendent ridicules.

Ce sont, en somme, les coquetteries mal adaptées à leur but.

Cette inadaptation se fait, d'une part, par un excès; d'autre part, par un choix malencontreux ou inhabituel d'accessoires employés.

L'excès témoigne, en général, d'un affaiblissement du jugement, mais aussi d'une suffisance orgueilleuse et mégalomaniacale. Aussi, se voit-il, le plus souvent, chez les paralytiques généraux et l'on assiste chez eux à de véritables hypertrophies de la coquetterie, des « hypercoquetteries », si l'on peut dire.

Notre maître, le Docteur MIGNOT, a conservé dans ses archives le chapeau d'un P. G. couvert de rubans et d'ornements. Nous-mêmes avons remarqué dans le Service Spécial de Ville-Evrard, un

paralytique couvert de décorations, de rosettes, de plumes et de rubans.

Mais parfois la simple vanité du débile suffit.

Parisettes, dont nous avons parlé dans un précédent chapitre et à qui les infirmières avaient suggéré de plaire au chef cuisinier, ne sait pas se limiter : elle entasse bagues, broches, peignes colorés, se met outrageusement du rouge et parfois plus sur une joue que sur l'autre. Malheureusement, elle oublie trop souvent de se laver et les poux trouvent dans ses cheveux des abris inviolables.

Jeannette, imbécile microcéphale et obèse, se met des bagues à tous les doigts, des rubans dans les cheveux, des petits cols qu'elle tricote elle-même tout de travers.

M^{lle} B., débile avec quelques idées de persécution, se fait au niveau de chaque pommette deux ronds très rouges. Elle veut plaire au cuisinier. Comme on voit, les cuisiniers sont à l'honneur dans les asiles. Avant son internement, dévote, elle a vécu chez les sœurs. L'apparition tardive d'une coquetterie mal adaptée à son but, mal adaptée à son milieu, lui donne un caractère paradoxal.

Mais à la réflexion, la coquetterie de Parisette, âgée de 60 ans, malpropre, ou celle de la microcéphale Jeannette, dont l'âge mental ne dépasse pas 4 ou 5 ans, sont presque aussi paradoxales.

Aussi une constatation s'impose : si dans certaines coquetteries pécchant par excès, c'est cet excès même qui frappe, car il est la manifestation d'un orgueil puéril; dans d'autres, au contraire, l'excès n'est qu'accessoire : il est lié à un défaut de discernement et de goût, le goût n'étant pas autre chose, après tout, que le discernement et le sentiment du beau. Il n'y a donc pas à s'étonner de ce que cette dernière coquetterie n'atteigne pas son but : ce qui est étonnant et paradoxal, c'est son existence même.

Le choix des accessoires témoigne également, dans certains cas d'affaiblissement intellectuel, mais aussi de dissociation de la personnalité.

M^{me} B..., âgée de 57 ans, professeur agrégée ès lettres, internée le 11 mars 1939 pour délire chronique de persécution basé sur de fausses interprétations et des hallucinations auditives épisodiques. Victime des chrétiens. Peu après le 6 février 1934, a entendu : « Tu verras ce que les chrétiens te feront. »

Récrimine contre son internement, « conduit par pogrom, pour gâcher le repos sabbatique et célébrer ainsi le couronnement du pape ».

M^{me} B..., dans les milieux universitaires, était considérée comme très intelligente et remarquable au point de vue littéraire.

Actuellement : psychose hallucinatoire chronique en voie de dissociation.

M^{me} B... porte un vieux chapeau très déformé, un imperméable usé, mais, un jour de soleil et de bonne humeur, on la vit accrocher à son chapeau, en guise d'orne-

ment, un soutien-gorge rose, pour plaire à un inspecteur d'Académie qui devait venir la voir.

D'autres choix d'accessoires sont encore plus déconcertants :

M^{me} L..., entrée à l'asile de Ville-Evrard le 20 février 1940 pour troubles du comportement et de l'affectivité. Excitation maniaque. Antécédents encéphalitiques, chorée de 13 à 15 ans.

Par intervalles, cette malade se montre discordante avec de l'impulsivité, des bizarreries du comportement. A plusieurs reprises, on l'a vue se parer d'une façon étrange, avec des bagues et des bracelets en laine ou en feuillages.

A l'interrogatoire, se montre dans une période de rémission. Elle porte encore une alliance en laine; elle explique que c'est une sorte de souvenir, puisqu'on lui a enlevé son alliance. Elle reconnaît avoir mis des bracelets et des bagues en matériaux divers, mais déclare que c'est seulement en remplacement des bijoux qu'elle possède et qu'elle ne peut porter actuellement.

Les ornements en laine sont souvent utilisés par les maniaques. M^{me} M. (crise d'excitation maniaque), M. St. (psychose périodique, dernier internement pour crise maniaque), portent, la première, un bracelet, le second, une bague de laine.

Enfin, dans un dernier cas, la mise de la malade est tellement bizarre, que si, à l'interrogatoire, ou d'après les antécédents, on était tenté de porter le diagnostic de simple déséquilibre, l'aspect seul de

la malade suffirait à faire douter de l'intégrité de sa personnalité :

M^{me} D..., âgée de 45 ans. En 1931, premier internement dans une maison de santé à Bourg, puis à Bron (deux ans), puis à la clinique Rehatel (Lyon), dont elle sort en 1936. Pendant cette période, hagarde mais lucide; craintes diffuses : on rôde autour d'elle; des gens parlent d'espionnage.

Au dehors : cris et violences sur son entourage; périodiquement : instinct de destruction. Insomnie et soliloques. Jalousie féroce : accuse son mari de coucher avec sa mère, sa sœur et sa belle-sœur. Se méfie de toutes ses amies. Ameute le village par des scènes nocturnes. Excitation pendant une heure : hurlements, griffes. Puis prostrée, crise de larmes. Le lendemain, souriante : « Vous m'avez ennuyée cette nuit. »

Exigeante au point de vue sexuel, puis périodes d'indifférence. Tantôt charmante, contente de tout, faisant des éloges de son mari; tantôt scènes, à quelques heures d'intervalle, « comme s'il y avait deux personnes en elle ».

Anxiété habituelle.

A déchiré toute une série de photos de ses amies, déclarant que c'étaient des photos pornographiques où son mari s'étalait avec ses maîtresses.

A Bourg, idées de suicide par intervalles : a essayé d'absorber un flacon d'eau de Cologne. Avant son entrée à la maison de santé de Ville-Evrard, a tenté de se noyer pendant son séjour dans une maison de santé ouverte. Menaces de mort à son mari en termes grossiers et orduriers.

Très coquette. Se fait une gloriole de payer le maximum. Se promène avec 8.000 francs dans son sac, dilapi-

dant en quatre jours l'argent du ménage. Dettes. Jamais une scène devant les étrangers ou les domestiques. Pendant son séjour dans une maison de santé ouverte, très délirante, persécutée par une vision : lit électrisé, troubles cœnesthésiques, quelques hallucinations. Internée à Ville-Evrard, à la suite d'une scène terrible avec le mari, avec le certificat suivant (octobre 1937) : « Syndrome psychopathique, caractérisé par un état dépressif avec sub-anxiété. Craintes imaginaires, crises de larmes, aveu de crises de colère; possibilité d'idées délirantes de persécution, de jalousie, de grandeur. Réticences très accusées. » (Docteur G. PETIT.)

En 1938 : « Troubles psychiques aigus qui laissent subsister un déficit intellectuel manifeste, malgré une amélioration en cours non douteuse. »

D'abord internée à la maison de santé de Ville-Evrard, M^{me} D... a été passée à l'asile, son mari ayant refusé de continuer à payer sa pension. M^{me} D... récrimine contre son internement, mais surtout contre la robe asilaire. Aussi, pour la satisfaire, lui donne-t-on ses anciens habits.

Depuis, M^{me} D... porte, sur sa robe de bure, un manteau de castor, tellement déchiré que les loques pendent. La doublure est pratiquement inexistante. Quelques lambeaux traînent jusqu'à terre. Les chaussures, en soie noire, sont très usées. Les talons sont réduits de moitié et recroquevillés sous les semelles. La robe asilaire laisse voir un décolleté généreux. Les pommettes très rouges, les yeux cernés de noir, ses cheveux blancs mal peignés sous un petit bonnet tricoté, agrémenté d'une voilette, M^{me} D... récrimine, d'une façon stéréotypée, contre son internement « arbitraire », contre son mari qui la laisse « dans le dénuement le plus complet », montre d'un geste théâtral son manteau et ses chaussures.

Il serait inexact de dire que M^{me} D... est satisfaite de sa toilette, mais elle la préfère à la simplicité et la netteté de la robe et des chaussures asilaires.

Question d'orgueil, probablement. Elle croit que ses splendeurs passées la rendent supérieure aux autres malades. Mais aussi affaiblissement du discernement, discordance du goût.

La classification, que nous avons établie, ne peut être qu'artificielle. En effet, l'inadaption au milieu se confond souvent avec l'inadaption à la conception commune du beau et inversement. Les causes communes semblent être le déséquilibre constitutionnel, mais aussi un affaiblissement global primitif ou secondaire, aboutissant à une dissolution de la personnalité. C'est en ce sens qu'on pourrait presque qualifier ces coquetteries de discordantes.

Mais parfois entre ces coquetteries et les coquetteries normales, la distance est minime et tout juste perceptible. Et c'est peut-être ce qui fait son intérêt : car, une fois cette différence perçue, le diagnostic de déséquilibre s'impose, mais aussi un pronostic plus lointain et plus grave s'ébauche.

C'est, évidemment, accorder une importance trop grande à l'aspect du malade, que de vouloir en faire un élément de valeur clinique incontestable ; cependant, si nous nous refusons de dire avec La Rochefoucauld que « la coquetterie est un dérèglement de l'esprit », nous n'hésiterons pas à conclure que certaines coquetteries le sont, en effet.

CHAPITRE VI

LES PARACOQUETTERIES

Ce néologisme audacieux désigne les coquetteries délirantes.

Nous les grouperons en trois catégories :

La première catégorie comprend les malades dont la coquetterie est bien le désir de plaire, mais un désir de plaire qui fait partie du thème délirant : il s'agit, le plus souvent, d'un syndrome érotomane plus ou moins net. La malade se fait belle pour plaire à l'Objet.

PREMIERE OBSERVATION

M^{me} C... M., âgée de 34 ans, internée pour idées de persécution et d'influence. Elle est la victime d'un jeune homme qui refuse de l'épouser. Il cherche à lui faire du mal par des moyens occultes, il lui enlève le contrôle de ses idées et de ses gestes, il veut la livrer à son père, etc.

Poursuite amoureuse, discussions, menaces de revolver, lettres à de multiples personnes. Attitude dépressive ac-

tuelle, inquiétude. Idées de suicide exprimées. Défenestration du deuxième étage en 1938. Psoriasis généralisé, apparu à l'âge de 15 ans.

Antécédents. — Mariée en 1928. Deux enfants. Une fausse couche provoquée en 1935. Aménorrhée pendant deux ans. Mère internée pour mélancolie présénile. Le père attribue ces troubles à la mort du mari.

Désir sexuel inassouvi, « l'illusion qu'elle s'était faite d'un mariage possible avec quelqu'un qui n'en avait certainement pas l'intention ».

Depuis son internement, crises de colère, récriminations : « On m'a punie parce que j'ai fait une fausse couche. » Préoccupations sexuelles, masturbation. Complexe d'infériorité à cause de son psoriasis. Eléments érotomaniaques, mais variables quant à l'objet. Ecrit de nombreuses lettres, probablement en réponse à ses hallucinations :

« A mon cher fiancé,

« Je suis heureuse d'être en pensée avec vous, et si la poste pouvait me faire parvenir quelques lignes de votre main, j'aurais une compensation morale qui aurait son prix pour moi. De plus, si vous aviez une très bonne nouvelle à m'annoncer, par exemple une date réelle, je serais comblée de joie. »

Et dans une autre :

« ...Vous m'avez parlé d'avoir un enfant de votre fils... Je l'accepte de grand cœur... mais je désirerais savoir son nom. J'ignore en somme tout de lui. »

M^{me} C. M... est à peine maquillée, mais porte des anglaises et des fleurs tricotées dans les cheveux. Petits cols roses ou verts, brodés par elle-même. Des fleurs et des

minuscules bonnets d'enfant, faits avec des bouts de laine et des chiffons sur son corsage. Bracelets de rubans. Sa mise fait penser à quelque costumage.

DEUXIEME OBSERVATION

M^{me} P..., âgée de 30 ans, entrée le 23 janvier 1936, avec le certificat suivant : « Syndrome psychopathique polymorphe caractérisé par de l'excitation légère, alternant avec de la stupeur; de la confusion mentale avec désorientation dans l'espace et fausses reconnaissances. Idées délirantes polymorphes, variables, de puissance, d'influence, érotomaniaques, avec interprétations délirantes pseudo-hallucinatoires. Elle est la Vierge, et son père (en réalité décédé depuis deux mois) n'est pas mort et lui parle. Elle est fille de Dieu, et peut ressusciter les morts et guérir les malades.

« Elle est la fiancée du Docteur X..., dont elle nie le mariage récent.

« Conscience intermittente du caractère psychopathique de son état.

« Parésie droite avec mydriase variable. Exagération des réflexes tendineux. Tachycardie. Tendance à la conservation des attitudes. » (Docteur G. PETIT, Ville-Evrard, 1936.)

Antécédents. — A été soignée à l'âge de 25 ans à la clinique de l'Ermitage, à Montmorency.

Après cette première crise, avait pris l'habitude de faire sa toilette pendant trois heures.

Sa famille attribue sa maladie actuelle au grand chagrin qu'elle a eu au moment de la mort de son père, puis au changement d'existence (il lui a fallu donner des le-

çons). Grosse déception lorsqu'elle a appris le mariage d'un jeune homme qui lui aurait fait espérer l'épouser.

Dans le service, passe la matinée et parfois l'après-midi assise sur son lit, avec une glace à la main et ses affaires de toilette autour d'elle.

Extrait d'une lettre, adressée à sa mère, où elle réclame fard, poudre, crème :

« ...C'est tellement désagréable par ce froid pénible de ne pouvoir s'arranger un peu, et de ne pas se couvrir la peau pour se protéger le teint. Je compte sur vous pour me secourir dans cette inquiétude, qui est réelle, d'en manquer complètement d'ici un jour ou deux. »

TROISIEME OBSERVATION

M^{me} D..., âgée de 25 ans. Entrée à Ville-Evrard le 7 novembre 1938, avec le certificat suivant :

« Paraphrénie. Automatisme mental, prise de la pensée, écho des actes, voix diverses, indifférence affective familiale et conjugale; maniérisme; refus d'aliments par intervalles. Début il y a au moins deux ans. Très longue phase à caractère purement hypocondriaque. A été traitée sans succès par le Cardiazol (12 piqûres, 11 crises) et la folliculine. » (Docteur GALLOT.)

8 novembre 1938. — « Psychose érotomaniacale chez une déséquilibrée avec automatisme mental, hallucinations auditives tantôt flatteuses, amoureuses, tantôt calomniatrices. Imitation par les voix des intonations de l'Objet aimé. Hallucinations cœnesthésiques et génitales, interprétations, manifestations amoureuses devant l'Objet qui est un médecin (œillades, poignées de main, dénudation),

conduite parfois paradoxale de l'Objet. Maniérisme. Idées hypocondriaques surtout au début, asthénie, incapacité de penser et d'écrire, dit-elle, désaffection et hostilité à l'égard du mari, essais avoués d'expériences génitales extra-conjugales à la suite de rapports sexuels douloureux. Troubles du caractère, bizarreries, possibilité d'évolution schizophrénique, anémie, dysménorrhée. » (Docteur X. ABÉLY.)

9 novembre 1938. — « Etat dépressif avec syndrome hallucinatoire atténué, épisode érotomaniaque; maniérisme, théâtralisme, déséquilibre mental. » (Docteur MIGNOT.)

24 novembre 1938. — « Débilité mentale avec pithiatisme, instabilité, hypocondrie, exagération du sentiment de la personnalité. » (Docteur MIGNOT.)

Au début de son séjour à Ville-Evrard, aspect d'indifférence, voix basse, pleurs, démonstrations de lassitude. Mise très négligée. Préoccupations nypocondriaques dominantes.

Février 1939. — Animation, loquacité, contrastant avec la présentation précédente. Tenue plus soignée.

Mai 1939. — Tenue plus soignée.

Juin 1939. — Amélioration, coquetterie.

Depuis septembre 1939, la coquetterie n'a fait que s'accroître. La malade frappe par la recherche de sa mise et de son attitude. Gestes étudiés, surtout lorsqu'on la regarde. Arrange avec soin son coin : photographies, fleurs artificielles, papillons en papier de couleur. Elle se fard minutieusement, s'épile les sourcils, se coiffe de façons variées. Elle possède une sorte d'écharpe à larges mailles multicolores qu'elle utilise en turban, en cache-col ou en décoration sur son lit.

Même lorsqu'on l'observe à son insu, on remarque l'artifice des poses qu'elle affecte, le souci constant de son apparence. Elle n'exprime spontanément que ses préoccupations hypocondriaques : elle souffre, à l'entendre, de constipation rebelle à toute thérapeutique, de salpingite, d'endocardite, etc. Mais l'interrogatoire révèle un syndrome hallucinatoire à thème érotomaniacal très actif, dissimulé par la conviction que possède la malade que tout le personnel médical de l'établissement lit dans sa pensée et agit sur elle : « Vous vous moquez de moi, car vous êtes mieux que moi au courant de ces histoires », répond-elle fréquemment.

Pourtant elle finit par avouer que le Docteur G... la poursuit toujours d'un amour partagé, bien qu'elle s'en défende. C'est lui qui la maintient ici pour pouvoir agir plus facilement sur elle. Toutes les nuits, il lui parle, il agit sur sa pensée, sur son corps, il l'oblige à se masturber fréquemment, ce qui l'épuise : « Le Docteur G... fait semblant de ne rien savoir lorsque vous le voyez ; il agit comme s'il ignorait tout, parce qu'ainsi il me garde entièrement à sa disposition. »

Elle éprouve à l'égard du Docteur G... des sentiments qu'elle a de la difficulté à préciser : elle reconnaît qu'elle l'aime, alors qu'elle n'a que de l'estime et de l'affection pour son mari ; mais elle lui en veut de la maintenir enfermée et de lui imposer toutes ces souffrances et ce manque de soins, malgré les nombreuses maladies qui l'affaiblissent de jour en jour.

Orientée sur le sujet de sa coquetterie actuelle, déclare qu'elle a toujours été très coquette : « J'ai toujours eu beaucoup de goût et des ressources intellectuelles insoupçonnées », dit-elle avec préciosité.

Elle reconnaît s'être négligée au début de son séjour ici, mais c'était en raison de son extrême fatigue due aux multiples affections dont elle est atteinte, et qu'elle ne

surmonte actuellement qu'à force d'énergie et au prix de souffrances extraordinaires.

Enfin elle explique qu'elle est obligée de veiller à son aspect avec toutes les ressources de la coquetterie à cause « de la télévision » : le Docteur G... la voit par télévision, jour et nuit, il l'observe, elle le sait bien puisqu'il commente ses attitudes, la façon dont elle est habillée, coiffée, etc. Il voit même tous ses organes, ce qui lui permet de poursuivre ses expériences scientifiques sur elle avec précision.

« Mon visage est actuellement électrifié, miniumisé, magnétisé... C'est le minium qui ocre ma peau pour la rendre plus jolie, mon vrai visage est affreux, il porte l'expression de toute ma souffrance et des excès que vous connaissez. »

Le Docteur G... prend des photos d'elle lorsqu'elle est nue. Il a le pouvoir de modifier l'aspect de sa peau, de même que d'agir sur sa pensée et ses organes.

C'est donc pour le Docteur G... qu'elle se fait belle.

La deuxième catégorie comprend des malades, dont la coquetterie, tout en restant étroitement liée au thème délirant, n'est plus un moyen de séduction, mais un moyen de défense contre les attaques des ennemis imaginaires.

C'est d'ailleurs plus une Pseudo-coquetterie qu'une Para-coquetterie.

PREMIERE OBSERVATION

M^{me} D..., née le 30 janvier 1889, internée le 7 novembre 1934 : « Psychose hallucinatoire chronique, atypisme, appoint imaginaire. »

Quinzaine. — Débilité mentale, délire imaginatif de persécution et de grandeur.

1940. — Psychose paranoïde.

Présentation calme, réservée, un peu hautaine, vaguement réticente. Turban, ample col de cygne, rimmel abondant, teinte noire étalée largement en bas et à l'extérieur des yeux. Visage adipeux. Hypertrichose au menton.

Demande. — Pourquoi mettez-vous ce turban?

Réponse. — « Elles » sont sept ou huit à me regarder; alors cela me fatigue, mes cheveux deviennent tout ternes.

D. — Vous vous mettez de la poudre?

R. — Elles me fascinent. Cela me tire la peau. Hier, j'étais toute pâle. Quand elles me regardent ainsi, la tête me paraît légère. Ce matin, ma peau était couleur pain d'épices. En me promenant, cela s'est passé. Les fards me protègent. Ici tout est à craindre : j'ai peur des regards de toutes ces femmes qui peuvent donner à ma peau un mauvais reflet, une teinte jaune.

D. — Pourquoi vous regardent-elles? Elles vous trouvent jolie femme?

R. — Comme jolie femme, je suis un peu vieille. (Rit d'un air maniéré, se cache le bas du visage dans sa veste qu'elle porte en bandoulière.)

D. — Elles vous en veulent donc?

R. — Oh! cela se pourrait bien; c'est parce qu'elles s'amuse^{nt} entre elles, et moi je m'ennuie avec elles.

D. — Vous vous mettez du noir aux yeux?

R. — Oh! oui, je mets du noir sous mes cils, parce qu'ils sont tout secs. Le noir me protège contre les émanations.

D. — Vous étiez coquette autrefois?

R. — Je me suis toujours fardée. C'était normal, presque utile. Et puis, maintenant, je me rends compte que cela me protège.

DEUXIEME OBSERVATION

M^{me} G..., née en 1867, entrée à Ville-Evrard le 3 avril 1934, pour psychose d'involution présénile avec idées de persécution. Elle est suivie dans la rue par une bande. Hallucinations auditives et coenesthésiques : courants électriques sur la tête, l'estomac, le ventre, la matrice. C'est un homme qui les lui envoie et qui le lui dit.

M^{me} G... porte de nombreux jupons. Elle se serre si fort la taille que parfois elle en est incommodée; mais ce n'est pas pour avoir la taille fine, c'est pour se protéger contre les courants et les « interrompre ».

TROISIEME OBSERVATION

M^{me} G.-G..., âgée de 32 ans, internée en 1933, avec le certificat suivant du Docteur G. PETIT :

« Syndrome psychopathique caractérisé par des troubles de l'association des idées, avec parfois incohérence verbale, lenteur des réactions, barrage, négativisme, viscosité mentale ou stéréotypies, idées délirantes de persécution, d'empoisonnement et d'influence, des hallucinations et illusions variées, des interprétations délirantes, opposition ou impulsivité fréquente, avec tendance aux réactions violentes à l'égard de l'entourage. Refus partiel de s'alimenter. Troubles coenesthésiques extrêmement accusés : traumatismes électriques dans la tête et le dos; allusions à des coups, miasmes, cervelle brûlée. »

M^{me} G.-G... se met du beurre, du riz au lait sur la figure, parce que les courants électriques lui tirent les tempes. « Dans le dos, je ne m'en mets plus pour ne pas salir le linge, mais cela atténuait bien la douleur des coups. »

On pourrait multiplier les exemples à volonté. Mais les observations citées suffisent à montrer que le but à atteindre n'est plus la beauté, mais la sécurité. Les malades se fardent, comme elles se mettraient du coton dans les oreilles ou barricaderaient leur porte. L'automatisme du geste acquis persiste, mais ne sert plus aux mêmes fins.

Enfin, la troisième catégorie constitue le groupe des « Coquetteries Symboliques ». Le malade s'est créé une personnalité imaginaire et partant se fait une tête de circonstance.

PREMIERE OBSERVATION

M. F..., âgé de 58 ans. Démence paranoïde remontant à 1914. Délire de persécution et de grandeur. Thème religieux et politique, délire très riche; il est offert en holocauste pour le salut de la France. Troubles cœnesthésiques. Myoclonie. (Docteur MIGNOT.)

En 1922, a commencé à sentir le « dévouement » du gros orteil : « Je le sentais des pieds jusqu'aux épaules et du bas-ventre aux épaules. »

D. — A quoi cela tend, ce dévouement?

R. — Nous sommes liés par les épaules au ciel, comme nous sommes liés à la terre par les pieds.

.....
R. — Ce n'est pas une mission que j'accomplis, c'est un sacrifice comme Jésus.

D. — Vous êtes comme lui?

R. — Un peu, mais moins cérémonial... non... — comment dire? — un peu moins important.

D. — En somme, vous êtes une victime?

R. — Non, un holocauste. Pour la France.

D. — Vous n'avez pas une certaine ressemblance avec le Christ?

R. — Un peu. J'ai une tête un peu particulière. Regardez mon profil. J'ai tout fait pour conserver ma tête.

(Petite barbiche grisonnante. Sourcils touffus. Cheveux implantés bas sur le front et retombant de tous les côtés, très longs dans le cou. En effet, tête de « prophète ».)

DEUXIEME OBSERVATION

M. J..., 62 ans, professeur. Interné à Ville-Evrard le 13 avril 1924. Psychose paranoïde. Délire d'invention et de réformes sociales. Programme politique et économique du « bleu horizon ». Tout par la machine. Suppression totale de l'argent : le plus pauvre doit pouvoir vivre avec 80.000 francs par an.

Polygamie sociale : trois femmes de nationalité différente pour chaque homme, et inversement.

Inventions multiples : restaurants automatiques, tribunes roulantes, chutes d'eau souterraines à rendement électrique.

Doit s'entretenir avec Poincaré, Briand et le roi de Roumanie.

Suffisance oratoire. Démarches auprès des autorités. Présentation hypomaniaque. Fonds de débilité mentale.

Evolution vers une démence paranoïde. Se désigne sous le nom de « Chef de place ». Absurdités : « Sa première sortie a été marquée par la sortie de sa tête hors du prépuce de son père. »

Monsieur le Chef de place porte une bague à l'index gauche : « C'est l'insigne du Chef de place. » Il remonte ses chaussettes par-dessus ses pantalons pour être habillé

« comme un Chef de place doit l'être ». Un petit béret et une longue barbe complètent sa tenue et ajoutent à son autorité.

Le symbolisme est parfois poussé encore plus loin. Nous avons observé une malade à l'Hôpital Psychiatrique de Saint-Rémy : cette démente croyait être la reine Marie-Antoinette. Elle s'était fabriqué avec des boulettes en mie de pain un fort beau collier, qu'elle disait être le « Collier de la Reine » et dont elle nous a d'ailleurs fait cadeau de bonne grâce. Elle nous a même expliqué que ce collier ne pouvait être qu'en mie de pain, car n'était-elle pas Marie-Antoinette, la Boulangère, la femme du Boulanger, la mère du Petit Mitron?

Nous avons adopté le terme de Paracoquetterie pour toutes ces coquetteries délirantes : en effet, il s'agit à peine de coquetterie. La recherche du beau n'est jamais le seul but : c'est soit un moyen de défense, soit du costumage et du symbolisme. Même si les malades désirent plaire, comme c'est le cas pour celles du premier groupe, ce n'est qu'accessoirement. Elles aussi, jouent un rôle et incarnent un personnage autre qu'elles-mêmes.

Si nous ne les avons pas, d'emblée, classées dans les coquetteries symboliques, c'est parce que dans ce dernier cas, le désir de plaire ne compte plus du tout. Beau ou laid, qu'importe, pourvu qu'on

ait l'air de ce que l'on croit être. Le malade est devenu son propre metteur en scène.

Nous n'avons parlé dans ce chapitre que des coquetteries délirantes, mais nous sommes loin de vouloir conclure que toute coquetterie de délirant rentre nécessairement dans une des catégories précitées. Comme nous l'avons déjà vu, nombre d'aliénés, même très hallucinés, même très malades, s'habillent et s'arrangent comme tout le monde et présentent une apparence fort correcte et fort banale.

D'autre part, des malades non délirants peuvent présenter également de la coquetterie symbolique. Tels sont certains cas de travestissement (cités par M^{lle} MASSON et M. le D^r LÉVY-VALENSI), où le malade joue à changer de sexe en changeant d'habits, comme les enfants jouent à imiter les grandes personnes en mettant les robes de leur mère.

Nous réservons donc le terme de paracoquetterie uniquement aux coquetteries qui dépendent du délire et participent de son thème, et dans lesquelles la recherche du beau est accessoire ou inexistante, remplacée par une autre préoccupation.

Ce qui permet, quand parfois le délire ne nous parvient qu'avec quelques réticences, à l'aspect seul du malade, de nous aiguiller sur la trame du spectacle imaginaire qui se déroule dans son esprit.

CHAPITRE VII

LES COQUETTERIES RÉGRESSIVES

Nous avons, dans un précédent chapitre, énuméré certaines bizarreries des races humaines.

Il est inutile pourtant d'aller jusqu'au Zanzibar pour admirer des cheveux tressés en une multitude de petites nattes, ou pommadés avec des excréments. Dans nos asiles, plusieurs de nos déments adoptent cette mode extravagante.

L'analogie entre le comportement du primitif et de l'aliéné a fait l'objet de nombreux ouvrages. TANZI, le premier, en 1889-90, a insisté sur les rapports du délire et de la pensée des « sauvages ». A l'étranger, encore, SCHILDER, STORCH, WILMANN et Arthur RAMOS ont étudié la pensée archaïque. En France, Georges DUMAS et LÉVY-VALENSI y ont consacré de nombreux ouvrages. Mais c'est surtout à LÉVY-BRÜHL que nous devons une analyse très approfondie et une méthode d'étude, devenue classique aujourd'hui, de la mentalité primitive.

Les doctrines de TANZI ont pour base l'œuvre de DARWIN et dans l'ordre psychologique le principe de la régression, généralement mieux connue dans son application à la criminologie avec l'école lombrosienne.

Elles envisagent certains psychopathes comme des sujets en état de régression : c'est en somme une façon de comprendre la dégénérescence de MOREL et surtout de MAGNAN. Le psychopathe, ayant perdu ou n'ayant jamais acquis les fonctions normales supérieures caractéristiques de l'homme civilisé, est réduit à un reliquat atavique, héritage de l'homme primitif.

Pour TANZI, l'idée délirante est l'idée normale du sauvage. Mais la pensée humaine est dans une incessante progression. L'évolution de l'individu, comme celle de l'espèce, peut être représentée par une série de stratifications qui non seulement augmentent mais encore transforment l'activité psychique, les vieilles couches s'atrophiant en même temps que s'édifient les nouvelles. Les premières peuvent se manifester ou se transmettre héréditairement, mais seulement à l'état subconscient. Une cause perturbatrice peut rompre cet équilibre de l'idéation, et faire revivre l'idée délirante, assoupie dans une vie latente, alors qu'elle prédominait lorsqu'elle régnait solitaire dans l'esprit du primitif.

Pour LÉVY-VALENSI, le mécanisme est différent :

« Chez le paranoïaque, dit-il, comme chez le primitif, comme chez l'enfant, comme d'ailleurs chez nombre d'adultes dits normaux, la logique des sentiments a pris largement le pas sur la logique tout court, la pensée intuitive sur la pensée rationnelle.

« ...En ce qui concerne la schizophrénie, c'est encore la logique affective, mais sans le contact avec le réel, avec au maximum les intuitions, l'imagerie imaginative, le symbole, le mythe. C'est à l'ordinaire la libération des éléments psychiques automatiques.

« C'est cette libération des automatismes qui fait la ressemblance du primitif avec l'enfant, l'analogie du rêve, de l'inspiration artistique et de la schizoïdie.

« On peut répéter avec ABRAHAM : le mythe est un fragment détaché de la vie mentale de l'enfance des peuples, le rêve est le mythe de l'individu.

« Mais, quand l'individu n'a pas créé lui-même son mythe, celui qu'il adopte, il l'a trouvé dans le folklore et non inclus dans ses cellules cérébrales.

« Au primitif, manque seulement l'expérience que, comme l'enfant des civilisés, il est capable d'ailleurs d'acquérir. Comme l'enfant, il est un commencement tenant en puissance tout le devenir de l'humanité.

« Le psychopathe peut sembler « un anachronisme vivant » (TANZI) ; c'est surtout une monstruosité psychique : vide de tout avenir — c'est une fin. »

L'étude approfondie des rapports de la psychopathologie et de la mentalité primitive dépasserait largement le cadre de ce travail. Ce que nous constatons simplement, c'est que la coquetterie de l'aliéné rappelle parfois la coquetterie primitive. Est-ce parce que son sentiment du beau a régressé comme ses autres fonctions supérieures, ou bien parce que, désinséré du réel, atteint dans son unité personnelle, l'aliéné s'est créé une conception imaginative de la beauté qui nous est inaccessible ? Nous ne saurions le préciser.

PREMIÈRE OBSERVATION

M^{me} S..., âgée de 34 ans, entre dans le service le 17 février 1938, venant de Sainte-Anne, où elle était internée depuis le 15 septembre 1936 pour hébéphréno-catatonie.

Se présente comme une hébéphrénie typique avec mimique théâtrale, maniérisme, sourires discordants, ambivalence. Dans les antécédents, on note un accès dépressif en 1929 à la suite d'un choc affectif (rupture de fiançailles) et une tuberculose pulmonaire ayant nécessité un pneumothorax de 1932 à 1936.

Dans le service, est d'une activité débordante, assez cohérente dans certains domaines (ménage), avec impulsivité par intervalles. Tenue toujours très sommaire : se

promène en chemise et pieds nus, et toute tentative pour la couvrir se heurte à une opposition et une agitation farouches.

Attire l'attention par sa coiffure : tresse ses cheveux en d'innombrables petites nattes, qu'elle noue parfois entre elles. Se montre d'une dextérité extraordinaire à faire et à défaire ces nœuds serrés de cheveux. Porte parfois des turbans.

Vers le mois d'avril 1940, une poussée de tuberculose pulmonaire avec complications laryngées s'accompagne d'une rémission notable des troubles mentaux. A ce moment, la malade cesse de se natter les cheveux.

Elle mourut le 12 juin 1940.

DEUXIEME OBSERVATION

M^{lle} Sa..., âgée de 43 ans. Premier accès de janvier 1924 à décembre 1925. Entre le 11 avril 1927 pour dépression hébéphrénique, mutisme, négativisme. En 1928, on note : dissociation psychique, réactions maniaques, maniérisme, hypermimie.

Depuis, la malade alterne des périodes plus ou moins longues de mutisme et négativisme, avec des périodes d'excitation.

Elle attire l'attention par le port de deux nattes épaisses, longues de 50 cms environ, châtain clair, qui pendent de chaque côté de sa figure et dont les extrémités se relèvent tant elles sont tressées serré.

Lorsqu'on la fait venir pour l'interroger au sujet de cette coiffure, elle commence un monologue incohérent, maniéré, avec agitation motrice.

D. — Pourquoi portez-vous vos cheveux nattés de cette façon ?

R. — Parce que c'est marqué dans mon inscription (répète plusieurs fois cette phrase avec volubilité).

D. — Qu'est-ce que votre inscription? Est-ce votre état civil?

R. — Mais non, mais si je bisque comme ça (fait deux fois claquer son pouce droit contre l'index), cela fait deux nattes, tenez, vous entendez (*idem*) : deux nattes.

D. — Mais pourquoi les portez-vous?

R. — Parce que c'est mon goût.

D. — Parce que vous trouvez cela joli?

R. — Non, pas du tout, je ne dis pas que c'est joli, mais je dis que c'est mon goût... C'est de mon âge.

D. — Quel âge avez-vous?

R. — Par rapport à Brazzaville, j'ai peut-être 9 ou 10 ans. Les nattes servent aussi à être attachées sur la tête. C'est bien pratique.

D. — Mais vous ne les portez jamais autour de la tête?

R. — Non, elles doivent toujours tomber de chaque côté de mon visage : mon visage est laid.

D. — Vous les tressez souvent?

R. — Le nombre indiqué.

D. — Quel est ce nombre?

R. — (Claquement des doigts comme ci-dessus.) Voilà : 57, j'ai droit à 57 fois.

D. — Mais pourquoi les tressez-vous ainsi?

R. — Parce que c'est marqué dans mon inscription.

TROISIEME OBSERVATION

M^{lle} P..., âgée de 46 ans, entre à Ville-Evrard le 24 septembre 1932.

Elle présente, depuis 1919, une psychose du type alterne avec des éléments discordants. Pendant les périodes d'excitation : loquacité incohérente, déclamation. Désordre des actes et de la tenue. Vagues idées de persécu-

tion. Habitudes de destruction : lacération de ses vêtements et de sa literie.

Pendant ces périodes, M^{lle} P... tresse ses cheveux en une multitude de petites nattes et se barbouille parfois la figure avec son urine.

Pendant les périodes de dépression consécutives : asthénie psychomotrice, préoccupations hypocondriaques.

QUATRIEME OBSERVATION

Une malade de notre Maître, Monsieur le Docteur MIGNOT, avait l'habitude de se « farder » avec de la terre, qu'elle collait au front et au menton.

CINQUIEME OBSERVATION

Nous rapportons également une autre observation de Monsieur le Docteur MIGNOT, présentée à la Société d'Anthropologie de Paris (séance du 7 avril 1921), et que nous publions in-extenso avec ses conclusions :

Présentation d'un collier de pierres

par le Docteur Roger MIGNOT,
Médecin-Chéf de Charenton.

J'ai l'honneur de présenter à la Société un collier de pierres qui mérite d'attirer l'attention du psychologue et intéressera peut-être le préhistorien et l'ethnologue.

Ce collier est constitué par une cinquantaine de cailloux de forme et de grosseur variables, perforés naturellement et enfilés sur un cordon. A sa partie inférieure, il est orné d'un pendentif, sorte de paquet cylindrique, fait de débris de cordonnets, de fils, de chiffons, enveloppant,

peut-être, un petit objet à la manière des amulettes. Ce pendentif est en partie recouvert par des cailloux fixés avec des bouts de fil; quelques-uns se sont détachés.

Les pierres du collier ont été enfilées sans aucun ordre apparent; cependant, celles du pendentif semblent choisies parmi les plus régulières. Au milieu des cailloux, on remarque un débris de coquillage, un vieux bouton et une petite pièce de métal brillant.

Ce collier, ainsi constitué, évoque l'idée d'un objet de parure ayant appartenu à un sauvage ou à un primitif... Je serai heureux que nos collègues ethnologues ou préhistoriens indiquent dans quelle mesure cette analogie est justifiée.

En réalité, ce collier ornait le cou d'une aliénée dont voici l'histoire pathologique brièvement résumée :

M^{lle} X..., d'origine israélite, est née dans des conditions normales et son développement s'est fait sans incidents; son instruction était primaire et son intelligence médiocre.

En novembre 1905, à l'âge de 25 ans, au cours d'un état de santé normal, elle fut prise, brusquement, un soir, d'un accès maniaque intense avec agitation motrice, désordre des actes, propos incohérents, injurieux ou menaçants. En raison de sa violence et de ses tendances destructives et dangereuses, M^{lle} X... fut internée.

En février 1906, il se produisit une accalmie qui permit le retour dans le milieu familial, mais bientôt l'agitation reprit de plus belle, et la malade fut amenée à Charenton en mai 1906. Mon prédécesseur, le Docteur RITTI, porta, dès ce moment, le diagnostic de démence précoce.

Il me paraît inutile de décrire ici les diverses phases de la maladie de M^{lle} X... et j'arrive de suite à l'état où elle se trouvait en 1915, époque où elle avait 35 ans, et où elle venait de fabriquer son collier.

A ce moment, la malade se présentait comme un type classique de demente précoce : habituellement agitée et incohérente, elle vivait à l'écart, demi-nue, drapée dans des vêtements déchirés et malpropres, les cheveux non peignés sur le dos, la figure et les mains souvent barbouillées de boue ou de matières fécales. Indifférente aux intempéries, M^{lle} X... passait ses journées en plein air, pieds nus, accroupie contre un mur ou étendue sur le sol. Réfractaire à toute discipline, elle devenait violente si l'on voulait, par exemple, lui imposer des soins de propreté; elle se livrait alors à des actes de brutalité sauvage et mordit ainsi cruellement une infirmière. Quand on cherchait à l'aborder, le plus souvent elle s'éloignait en jetant des regards farouches ou répondait par une bordée d'injures ou de mots orduriers aux questions qu'on lui posait. Cependant, parfois, pendant quelques instants, M^{lle} X... devenait calme, sociable, causait de sa famille et même recevait volontiers des visites et échangeait des banalités.

Un jour qu'elle était paisible, j'aperçus autour de son cou le collier de pierres. Les infirmières m'apprirent qu'on l'avait vue ramasser des cailloux dans le préau.

Désireux d'examiner de près le collier, j'ordonnai qu'on le lui enlevât, mais quand la malade comprit nos intentions, elle manifesta une telle fureur que je m'empressai de revenir sur mon ordre. Des promesses, n'eurent pas plus de succès et la malade conserva son collier jusqu'au jour où, quelques mois plus tard, sa famille ayant ordonné son transfert dans un établissement de province, il fallut bien la vêtir de force de façon décente pour lui permettre de voyager. Les infirmières prirent alors, en dehors de moi, l'initiative d'enlever le collier et elles me le remirent, se souvenant de l'intérêt que j'avais manifesté à son sujet...

Par quel mécanisme psychologique cette demente a-t-elle été amenée à fabriquer un collier de cailloux?

La première explication qui se présente à l'esprit, c'est qu'ayant conservé le sentiment de la coquetterie, mais dénuée des ressources ordinaires pour le satisfaire, M^{lle} X... s'est trouvée, comme les sauvages ou les primitifs, obligée de recourir aux produits que lui offrait la nature et qu'elle a utilisé ainsi les cailloux du préau où elle était enfermée.

Mais est-il d'une bonne méthode dans le domaine des sciences biologiques — et plus particulièrement en psychologie — d'admettre comme exacte une explication pour cette raison qu'elle est la plus simple?

Il y a là une transposition trompeuse d'une règle légitime, peut-être, en d'autres matières?

D'ailleurs, cette explication n'est simple qu'en apparence et se montre insuffisante à l'examen. Pour satisfaire son besoin de coquetterie, M^{lle} X... n'en était pas réduite à ramasser des cailloux; elle aurait pu conserver ou réclamer les objets qui lui étaient personnels; elle aurait pu demander quelque bijou à sa famille, trop heureuse de lui faire plaisir.

En admettant qu'elle n'ait pas voulu ou qu'elle n'ait pas pu solliciter quoi que ce soit, elle avait à sa disposition, même dans ce quartier d'agitées, une foule d'objets, fleurs, chiffons de couleurs, rubans, boutons, etc., susceptibles de constituer les éléments d'une parure moins singulière et surtout plus moderne.

Remarquons encore que, dans notre état social actuel, la femme n'est plus habituée à fabriquer elle-même ses bijoux; elle les achète. M^{lle} X... aurait pu exprimer ce désir d'achat et elle n'en a rien fait. Par contre, avec beaucoup de patience, à la manière de ses lointaines aïeules, elle a recherché des pierres trouées et les a montées en collier.

Je ne peux m'empêcher de voir là un phénomène d'atavisme intellectuel et, à proprement parler, d'atavisme esthétique, apparaissant à la faveur des modifications psychologiques provoquées par la maladie mentale.

La théorie de l'atavisme intellectuel a été invoquée, dans la sphère morale, par LOMBROSO et COLOJANNI pour expliquer la criminalité : « Le criminel serait, pour ces auteurs, un revenant du temps de nos ancêtres éloignés. »

Le discrédit dans lequel est tombée cette théorie atavistique de la criminalité ne saurait, à mon avis, s'étendre à l'explication par l'atavisme de certains actes observés dans le cours des affections mentales. L'argument essentiel que TARDE ait fait valoir contre la théorie de COLOJANNI, réside dans la critique, justifiée d'ailleurs, de ce qu'il appelle « le préjugé scientifique courant sur l'immoralité, l'intensité, l'improbabilité natives de nos premiers pères ». Il y a tout lieu de croire, dit-il, que nos ancêtres étaient pourvus de nombreuses qualités morales puisqu'ils ont dégagé l'humanité du voisinage de la bestialité, pour l'amener à la civilisation. « L'héroïsme, ajoute-t-il, voilà peut-être le véritable atavisme moral. »

Mais lorsque l'on tente d'expliquer par l'atavisme certains actes observés chez les aliénés, cette argumentation critique de TARDE ne saurait valoir. Par exemple, il n'est pas douteux que nos ancêtres aient pratiqué pendant une longue période la position couchée, accroupie ou assise sur le sol, sans interposition d'aucun meuble. Aussi, lorsque l'on voit ces attitudes réapparaître sans motifs et de façon tenace chez des individus qui ont des sièges et des lits à leur disposition, on est en droit de penser qu'il s'agit là d'un retour à d'anciennes habitudes disparues.

Les primitifs — ainsi que de nombreuses populations sauvages — ont dû s'alimenter de bêtes répugnantes ou de viandes crues. Or, on observe des aliénés, nullement poussés par la faim, qui mangent des insectes, des vers, des limaces ou de jeunes oiseaux tombés du nid.

Nous ignorons si nos ancêtres étaient coprophages et se barbouillaient de matières fécales, mais nous sommes en droit de le croire puisque certains indigènes agissent

encore ainsi. Ces pratiques malpropres sont courantes chez les déments.

La pétrophilie est commune chez les aliénés; souvent, elle provient d'illusions délirantes sur la valeur des cailloux considérés comme de vrais bijoux. Mais, dans d'autres cas, comme chez la femme au collier, cet amour des pierres traduit un besoin élémentaire de parure, que satisfait une esthétique et des moyens semblables à ceux des primitifs.

Tous ces faits ne peuvent-ils pas s'expliquer par l'atavisme, à la condition de s'entendre sur la signification de ce terme?

Ce serait un abus de considérer l'atavisme psychique avec — si je peux m'exprimer ainsi — des yeux de tabelion. Atavisme, en ce cas, ne signifie pas héritage, ni même hérédité, c'est-à-dire transmission, en nature, d'un individu à un autre d'une propriété, d'un caractère.

Si le mot atavisme impliquait cette signification, il faudrait, dans le domaine des faits intellectuels, lui préférer le terme de « retour », couramment employé par DARWIN.

En somme, parmi les modalités possibles de l'activité cérébrale, certaines, du fait même de leur nature, sont plus aisément réalisables à une période peu avancée de l'évolution, et elles disparaissent devant la complexité croissante résultant du progrès. Mais qu'un phénomène morbide vienne entraver le plein développement de l'organisme ou oppose un obstacle à un fonctionnement cérébral d'ordre supérieur, alors parmi les manifestations possibles ce sont de nouveau les plus simples, les plus élémentaires qui l'emportent et c'est en cela que consiste le « retour » ou l'atavisme psychique.

Empruntant à TARDE une comparaison imaginée, je dirai pour conclure : quand un rocher détaché de la montagne vient obstruer le cours habituel d'un torrent, il arrive que les eaux retrouvent le lit qu'elles avaient abandonné depuis des siècles.

CHAPITRE VIII

LES HYPOCOQUETTERIES

S'il est tant soit peu vrai que le désir de beauté a pour cause la plénitude de vie dont jouissent les êtres, quoi de moins étrange que des têtes échevelées, des visages bouffis et à peine lavés, l'haleine fétide, les poitrines débraillées de certains psychopathes? La maladie anéantit la puissance vitale, même quand le corps seul est atteint.

Quelle différence entre deux salles d'hôpital, l'une de malades graves, l'autre de convalescents!

Et si l'esprit est également touché, comment exiger qu'on garde l'instinct de beauté, alors qu'on a déjà perdu l'instinct de vivre?

La perméabilité affective a pour mission, d'une part, d'assurer le contact et les échanges avec le monde extérieur; d'autre part, de les limiter à une juste mesure et, pour ainsi dire, d'en établir le bilan équilibré.

C'est le jeu ordonné de ces deux fonctions qui exprime l'adaptation affective normale à la vie : c'est-à-dire l'état de santé.

Un déficit de la fonction d'échange, comme c'est le cas dans la schizophrénie, rompt l'équilibre et interrompt le contact avec le monde extérieur.

Mais, dans d'autres cas, l'envahissement de la conscience par des états affectifs, comme ceux des excités maniaques et des mélancoliques, ou par des états passionnels dominateurs, comme ceux des aliénés raisonnants, réduit à bien peu de chose la perméabilité de ces malades à l'égard de la réalité.

Le mirage de la vie en commun que nous subissons continuellement, sur lequel nous accordons l'expression de nos passions, n'existe pratiquement plus.

Et c'est la déchéance du dément, l'exubérance impudique du maniaque, la douleur immense, absorbante, qui terrasse le mélancolique. Les yeux hagards, les traits crispés, l'haleine fétide, les bas tombant sur les chevilles, — ces psychopathes refusent de manger, ne pensent qu'à la mort.

Pourtant, dans certains cas, la guérison s'amorce un jour, et l'œil voit, avant que l'interrogatoire ne révèle, un changement survenir. Une mise correcte, la poudre, le fard, et l'individu est transformé.

La résurrection du malade est annoncée par son aspect extérieur, et cette renaissance de la coquetterie, qui est la reprise de contact avec le milieu, le retour du désir de beauté, du goût à la vie, est un vrai test de guérison.

Nous ne citerons que quelques exemples, mais il aurait fallu en citer bien davantage, car rares sont les cas où l'aspect du malade n'ait pas changé du tout au tout de la période aiguë à la période de convalescence.

PREMIERE OBSERVATION

M^{me} S..., âgée de 31 ans, entrée le 21 février 1940 pour : « mélancolie, ayant débuté au cours d'une convalescence après appendicectomie et au moment de la mobilisation du mari ». Dépression, tristesse, découragement, anxiété, idées de culpabilité, insomnie, idées de suicide à répétition.

Entrée à l'hôpital une première fois, après absorption de véronal. Sortie d'essai à la demande de la famille. Nouvelle entrée après tentative de suicide dissimulée par la famille. Fugue récente de l'hôpital avec préméditation, adresse et décision; tentative de submersion dans la Seine, au Pecq. Trouvée errante. Persistance des idées de suicide. Ecchymoses et plaies contuses (nez, front, hanche gauche, jambes).

Depuis son entrée à Ville-Evrard, tenue très négligée, linge malpropre, haleine fétide. Refus d'aliments. Deux tentatives de suicide, l'une avec un énorme couteau de

cuisine, l'autre (juin 1940) par défenestration, avec fracture du col du fémur et du poignet.

Dans le courant de l'été 1940, l'état de la malade s'améliore, surtout après la démobilisation du mari.

Tenue de plus en plus soignée. Poudrée, maquillée. L'apparition de deux furoncles au niveau du menton et de la joue inquiète beaucoup la malade : demande s'ils vont laisser des cicatrices. S'inquiète également du raccourcissement de sa jambe, consécutif à la fracture, et de la déformation du poignet.

Enfin, sort au mois de septembre 1940, complètement guérie, poudrée, maquillée, arrangée, méconnaissable.

DEUXIEME OBSERVATION

M^{lle} M..., âgée de 34 ans, internée à Ville-Evrard le 11 mars 1939 pour : « psychose subaiguë avec excitation psychique, déclamations, aisance, érotisme, grossièretés, fuite des idées, mobilité de l'humeur, désordre des actes, agitation, théâtralisme, épisodes d'anxiété, idées délirantes mobiles et polymorphes de persécution, de mysticisme, d'érotisme; possibilité d'hallucinations auditives (allusions à sa conduite, à sa virginité). Notion exacte du milieu extérieur; début récent. Episode sentimental probable, mais déséquilibre ancien, dépression habituelle, crises de larmes depuis trois ans. Troubles du caractère, aggravation progressive, affection tyrannique à l'égard des siens (dissentiments des parents), lésion pulmonaire. » (Docteur X. ABÉLY.)

Pendant son séjour à Ville-Evrard : périodes d'excitation alternant avec des périodes de calme.

Dans les périodes d'excitation, se promène en chemise, dépeignée, ne se lave pas, crache partout, déchire son linge et ses vêtements.

Dans les périodes de calme, tenue correcte, robes et peignoirs élégants; bouclettes, fards, poudre; tricote des pull-over et des cache-cols et les essaie avec complaisance.

TROISIEME OBSERVATION

M^{me} A..., 58 ans, premier internement en 1920, démence précoce hébéphrénique, avec excitation psychique, logorrhée incohérente, bizarreries, excentricités, impulsions.

Sortie en février 1925, rendue à son mari, très améliorée.

Deuxième internement en juillet 1921, présentant alors un état d'excitation avec incohérence et insomnie.

Cette malade, depuis son entrée, présente périodiquement des accès confuso-maniaques, pendant lesquels elle écrit sur les murs, est impulsive, se jette sur l'entourage, griffe, mord, déchire ses livres. A ces moments, elle met tous ses vêtements à l'envers, le devant derrière, ne se peigne pas, reste pieds nus.

Au contraire, dans l'intervalle des accès, elle se présente correctement. Il lui arrive de s'excuser de sa tenue, à la visite du médecin. Elle lit, écrit des poèmes, s'occupe.

CONCLUSIONS

L'étude de la coquetterie chez les aliénés peut être approfondie à l'infini : nous n'avons fait que l'ébaucher.

1° Dans un chapitre du début, nous avons passé en revue les causes de la coquetterie en général.

Dans les chapitres traitant des aliénés, nous avons chaque fois essayé de voir quelles étaient parmi ces causes celles qui conditionnaient telle ou telle autre modalité de coquetterie.

2° Nous avons vu au cours de ce travail que :

La coquetterie normale ou physiologique persiste chez quantité de malades.

Nous avons essayé d'analyser les causes et les variations de sa persistance, de son apparition ou de sa réapparition.

3° La coquetterie normale peut glisser insensiblement vers une coquetterie que nous avons qualifiée d'inadaptée.

La nuance différenciatrice est parfois difficile à percevoir, mais une fois perçue, elle peut être un élément de diagnostic et de pronostic.

4° L'existence des coquetteries délirantes, que nous avons qualifiées de « paracoquetteries ». Elles n'ont pas le même but que les coquetteries normales et s'intègrent dans le système délirant.

5° L'existence des coquetteries régressives, chez certains malades, dont la pensée et le comportement s'apparentent à la mentalité primitive, par suite d'un processus de régression ou d'analogie.

6° Enfin, l'absence fréquente de toute coquetterie pendant la période aiguë de certains syndromes psychiatriques, ou chroniquement dans d'autres, et la valeur clinique de la reprise de la coquetterie, test de convalescence.

La coquetterie des aliénés peut sembler parfois incompréhensible et extravagante. Nous avons essayé, en la groupant d'après ses diverses modalités, de rendre plus accessibles certaines de ses bizarreries :

Deux constatations s'imposent pourtant :

Une coquetterie, dont le but et les moyens d'expression sont très éloignés des nôtres, est une preuve de rupture de contact avec la réalité et, dans la

plupart des cas, d'un processus de bouleversement de la personnalité.

Une absence totale de coquetterie n'est peut-être pas forcément une preuve de maladie. La reprise de la coquetterie est toujours un test d'amélioration ou de guérison.

En effet, une coquetterie normale est une manifestation à la fois sociale et individuelle : preuve de bon équilibre physiologique et d'harmonie des rapports entre le domaine du réel et le monde intérieur.

Vu : *Le Doyen,*

BEAUDOUIN.

Vu : *Le Président,*

LAIGNEL-LAVASTINE.

Vu et permis d'imprimer :

Le Recteur de l'Académie de Paris,

MAURIN

BIBLIOGRAPHIE

- BLONDEL (Charles). — Introduction à la Psychologie collective. (Armand Collin, 1928.)
- BLONDEL (Charles). — La Mentalité primitive. (Stock, Paris, 1926.)
- BOSCHOT. — Entretien sur la beauté.
- BOURDEAU (Louis). — Histoire de l'habillement et de la parure. (Paris, Alcan, 1904.)
- BRAUNTSCHWIG. — Le sentiment du beau et le sentiment poétique.
- BREUCQ. — Qu'est-ce que le beau?
- CODET. — Les Syntonies excessives. (*Evolution psych.*, 1934, IV.)
- CORMAN et ROUSSEAU. — Visages et Caractères. (Plon, 1932.)
- COURBON. — Mentalité paradoxale. (*Journal de Psychologie*, 1925.)
- COUPIN (Henri). — Les Bizarreries des Races humaines.
- DALL. — On masks, labrets, etc. (*Smithsonian Institution*, pp. 67-202.)

- DUMAS (Georges). — Mentalité paranoïde et Mentalité primitive. (*Annales Médico-Psych.*, 1934.)
- DURKHEIM. — Les formes élémentaires de la vie religieuse. (Alcan, 1912.)
- FORTINEAU, VERCIER, DURAND, VIDART. — Idées de transformation sexuelle et travestissement chez deux délirants chroniques. (*Annales Médico-Psych.*, 1939.)
- FRIEDLANDER. — Mœurs romaines du siècle d'Auguste.
- GOURDAULT (Jules). — La femme dans tous les pays.
- HAMBLY. — Sources book for African Antropology. (Chicago, U. S. A., 1937.) T. I : Congenital anomalies, deformation ornemants and clothing.
- LAURENT (Camille). — Curiosités révolutionnaires.
- LEENHARDT. — Les Gens de la Grande Terre.
- LÉVY-BRÜHL. — Mentalité primitive.
- LÉVY-VALENSI. — Mentalité primitive et Psychopathologie. (*Annales Médico-Psych.*, 1934.)
- LÉVY-VALENSI et DELAY (Jean). — Délire archaïque. (*Annales Médico-Psych.*, 1934.)
- LÉVY-VALENSI, PÉQUIGNOT, PORCHE. — Une observation de travestissement tardif. (*Annales Médico-Psych.*, 1939.)

- LETOURNEAU (Charles). — Evolution du mariage et de la famille.
- MASSON (Agnès). — Un cas de travestissement. (*Annales Médico-Psych.*, 1939.)
- MONTANDON (Georges). — Traité d'Ethnologie culturelle. (Payot, 1934.)
- MORANT (Henry de). — Les objets de toilette de l'ancienne Egypte. (*La Nature*, 15 juillet 1939.)
- MÉNARD. — Vie privée des Anciens.
- MÉRAY. — La vie au temps des libres prêcheurs.
- PASCAL. — Psychose et Chagrins d'amour.
- QUICHERAT. — Histoire du Costume en France.
- ROUSSEL. — La Femme esthétique.
- STORCH. — Das Archaisch primitive Erleben und Denken die Schizophrenie. (Berlin, 1922.)
- WELSCHINGER. — Almanach de la Révolution.
- ZAMACOÏS. — Le Costume.

